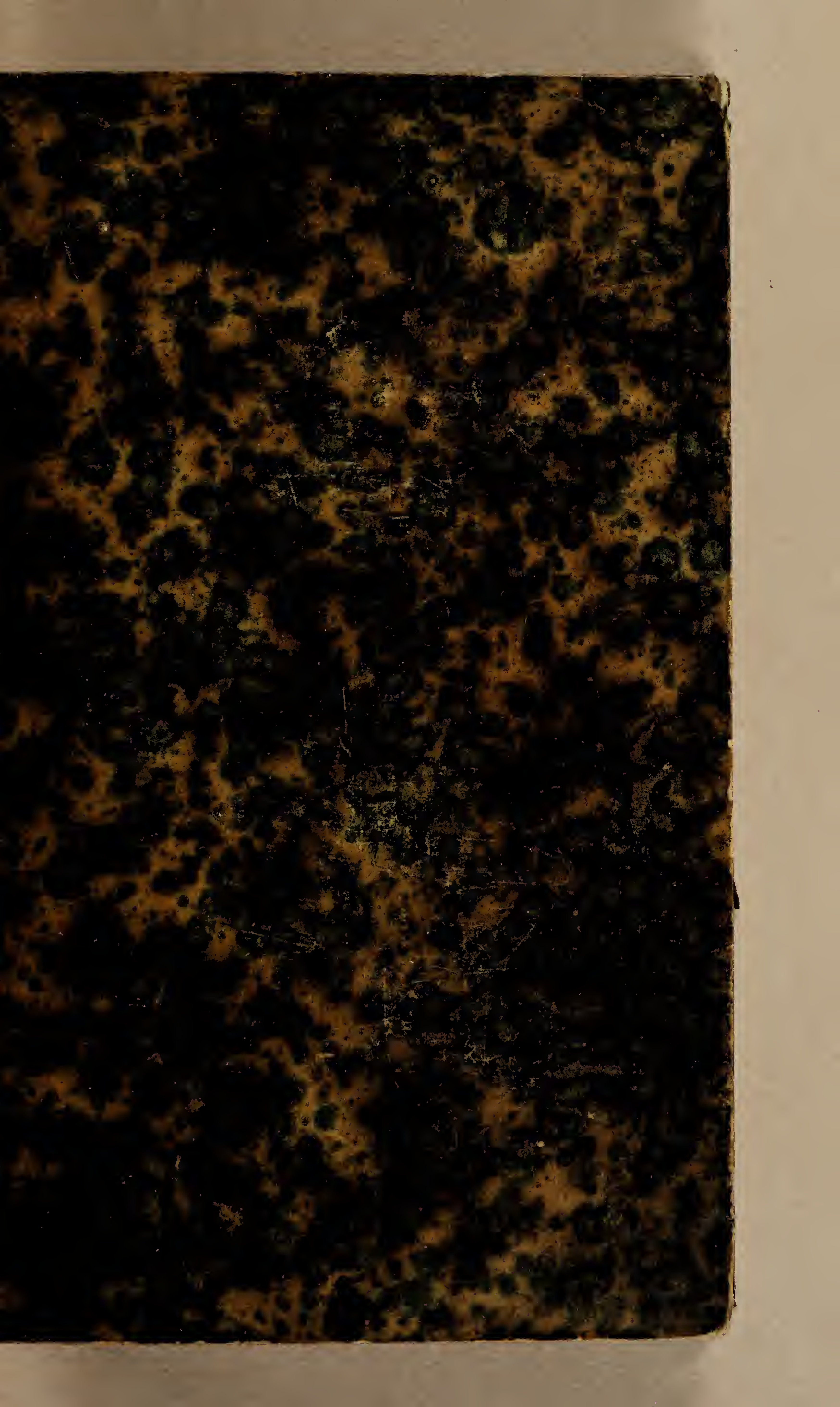


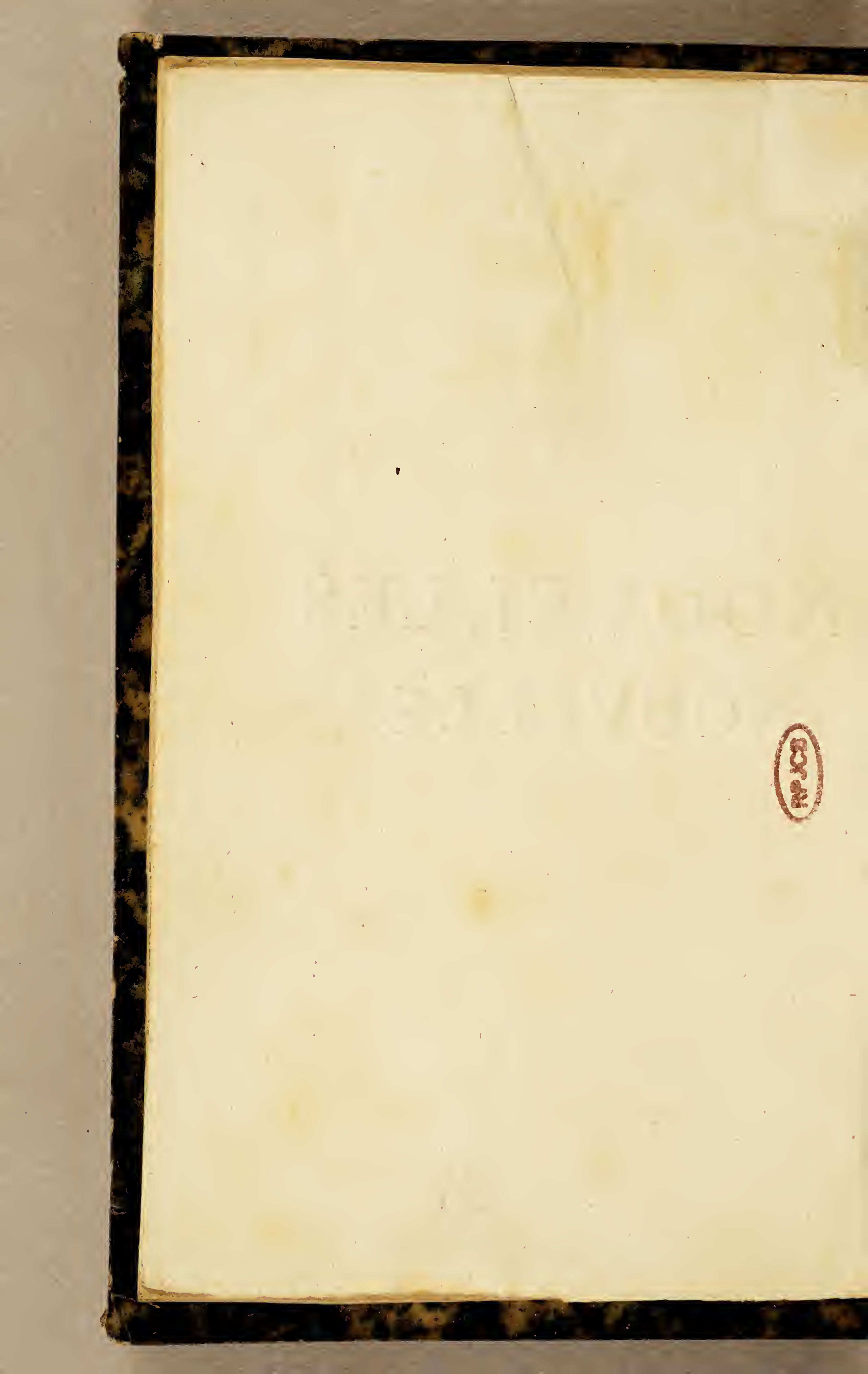
Provenant de la collection de feu le comte Du Bois du Bais, vendue le 1er mai 1882

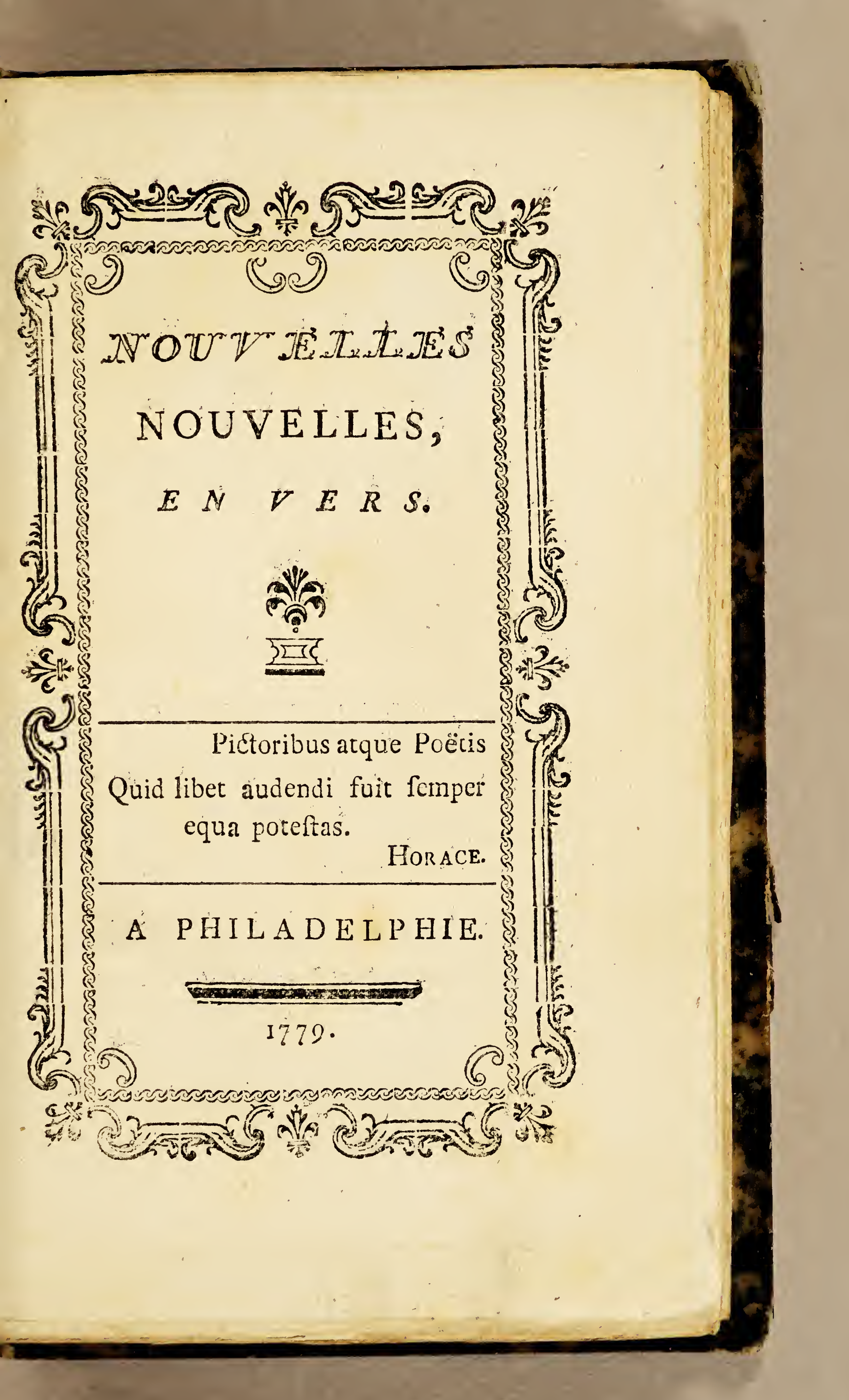
Catalogue N° 610

Recueil excessivement rare de contes en vers très licencieux, œuvre d'un capitaine de dragons, si l'on en croit la préface, mais que les bibliographes n'ont pas connu.

Ce petit livre a figuré au Catalogue du Marquis de Montalembert, en 1871 et de Luzarche, sous le N° 3113.

NOUVELLES NOUVELLES.


RPJCB

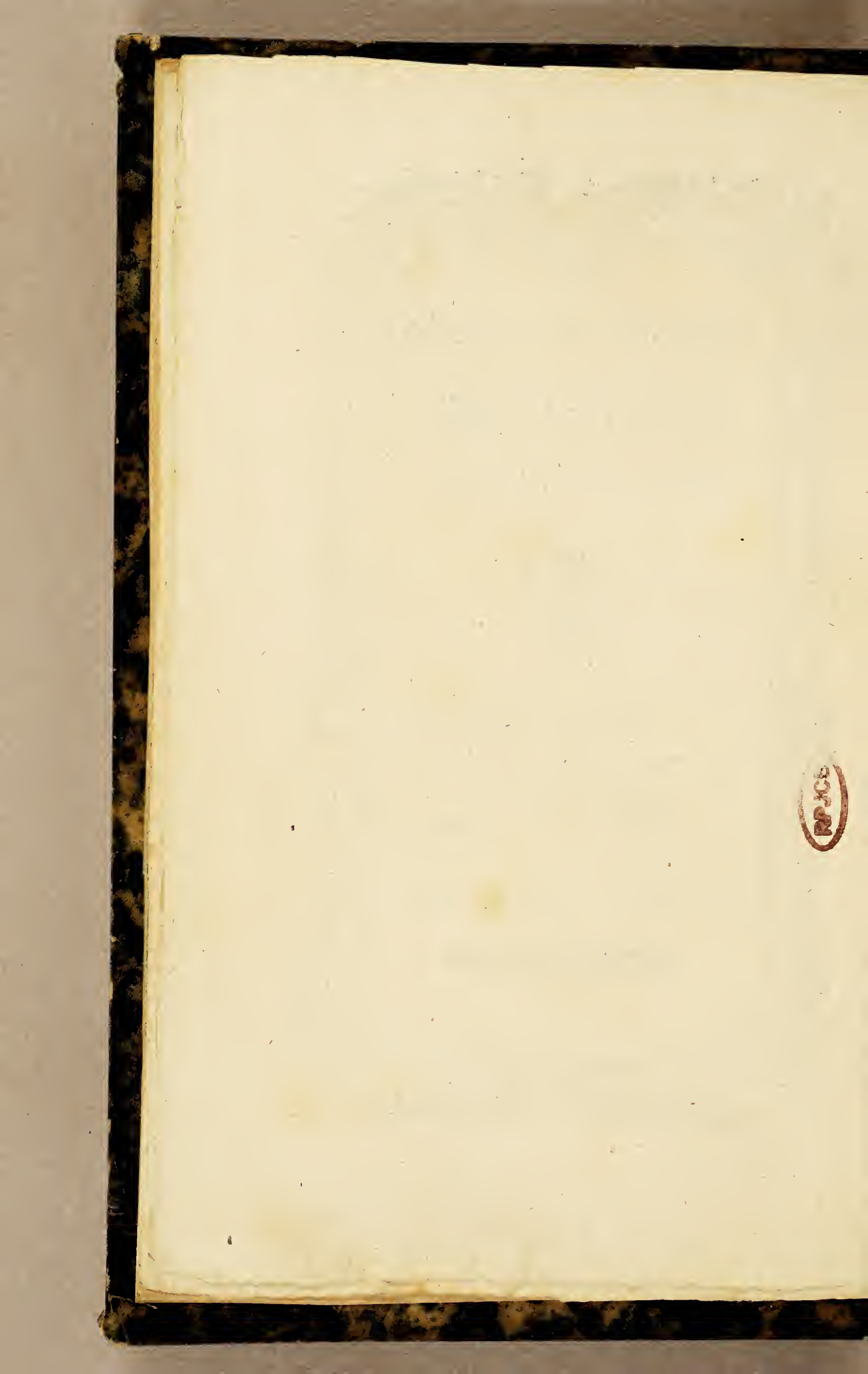


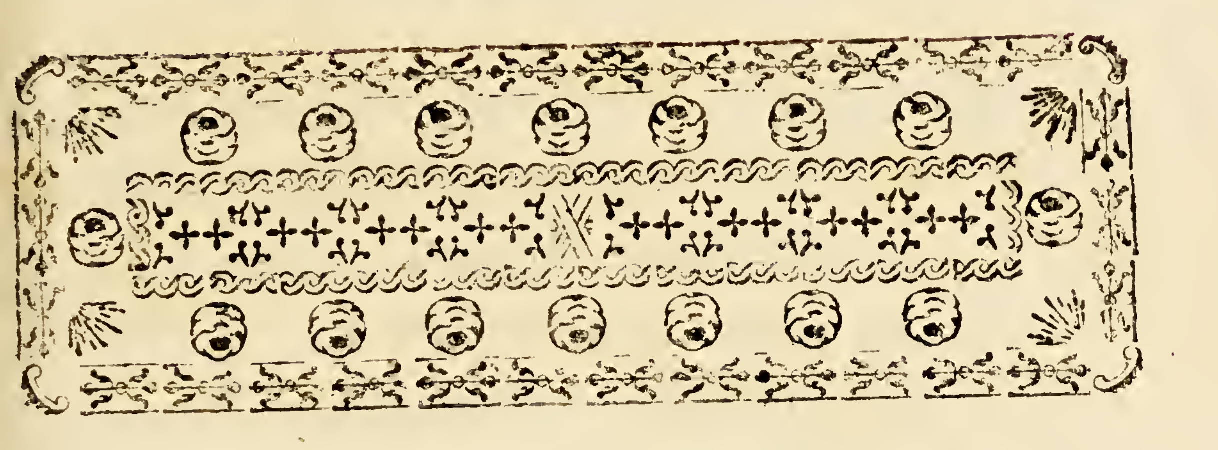
NOUVELLES NOUVELLES, *EN VERS.*

Pictoribus atque Poëtis
Quid libet audendi fuit ſemper
equa poteſtas.
HORACE.

A PHILADELPHIE.

1779.





PREFACE

DE

L'ÉDITEUR.

ON lit si peu les Préfaces que nous ne prendrions pas la peine d'en mettre une à la tête de cet Ouvrage; mais nous croyons devoir rendre compte au Public de la maniere dont il nous est parvenu.

Nous ignorons le nom de l'Auteur : tout ce que nous avons appris à cet égard, c'est qu'un Capitaine de Dragons, qu'un accident imprévu avoit forcé de s'arrêter chez un Curé de Campagne, l'y avoit laissé en partant.

Quoique M. le Curé fut plus curieux d'ar-

guments que de vers, un mouvement de curiosité lui fit jetter les yeux sur le Manuscrit dont il étoit possesseur. Mais à peine en eut-il lû quelques pages, que dévoré du zéle de la maison du Seigneur, il condamna l'Ouvrage au feu. M. le Marguillier, dont la sagacité étoit connue de toute la Paroisse, observa, avec beaucoup d'applaudissement, que pour tirer le bien du mal même, & faire servir les œuvres du Diable à la plus grande gloire de Dieu, il falloit ordonner au Magister d'en lacérer tous les matins quelques feuillets, & d'en allumer les cierges de l'Autel.

Nous avions été passer quelques mois chez un de nos amis, & nous ne savons trop comment nous nous trouvâmes à la Sacristie de M. le Curé, au moment où l'honnête Magister se préparoît à exécuter cette sentence.

Elle produisit sur la perversité de notre esprit le même effet que produit sur celui du Public un Arrêt du Parlement, qui condamne un Livre à être brûlé par la main du Bourreau. Elle picqua notre curiosité, & nous donna l'envie de savoir par où ce Livre méritoit un traitement si rigoureux.

Nous primes le Manuſcrit des mains du Magiſter, & nous l'ouvrimes au *Droit du Seigneur*. Il nous fit aſſez de plaiſir pour nous faire deſirer de ſauver le criminel du ſupplice. M. le Curé nous refuſa d'abord ſa grace avec beaucoup d'opiniâtreté : mais le titre de Contes que portoit le Manuſcrit, nous ayant fait ſouvenir de la Vie des Saints du Cardinal Baronius, nous en propoſames l'échange, & M. le Curé l'accepta pour l'édification & l'amuſement de Mademoiſelle ſa niéce, qui aimoit fort les Contes de vieilles.

On dit avec raiſon qu'on poſſéde plus pour les autres que pour ſoi : un bien dont la jouiſſance ſeroit bornée au ſeul individu qui le poſſéde auroit peu de douceurs. Nous ne pumes en arrivant au Château de notre ami, réſiſter à le tentation de faire part de notre découverte. Nous commençames par dire que nous avions apporté de chez M. le Curé des Nouvelles en vers, perſonne ne s'en mit en peine : nous ajoutâmes qu'elles l'avoient ſcandaliſé au point de vouloir les brûler; chacun voulut les lire. O perverſité du cœur humain !

Notre ſociété étoit compoſée d'une Prude &

d'un Mousquetaire, d'une Coquette & d'un Docteur de Sorbone, d'un Capitaine de Hussards & d'un petit Abbé: un bel esprit faiseur de vers de Société brochoit sur le tout.

Nous commençames notre Lecture par celle *du Pélérinage de l'Hermite*: Dès que nous fumes parvenus à l'endroit, où l'Auteur en parlant de la foi dit:

Or, puisque par soi-même on ne peut l'acquérir,
Mes chers amis prions qu'il nous la donne.

M. le Docteur qui ne perdoit aucune occasion d'établir son érudition théologique, se hâta de nous interrompre pour disserter sur la Foi. Le Capitaine de Hussards, que sa docte dissertation faisoit bâiller, l'interrompit à son tour: Mesdames, dit-il en ricanant, M. le Docteur se tourmente pour vous expliquer ce qu'on peut définir en deux mots. Etes-vous curieuse de savoir en quoi consiste cette Foi? Eh bien, c'est à croire ce qu'on ne croit point. N'est-ce que cela, dit la jeune Coquette? Nous en avons bien plus qu'on ne pense, ne regardons-nous pas l'Abbé comme un grand Docteur?

Après que le bruyant éclat de rire, dont ce sarcasme fit retentir le salon, se fut ralenti, nous reprimes notre lecture. Le passage de l'Ange Gabriël fit de nouveau froncer le sourcil au grave Docteur; le Mousquetaire rioit aux larmes; & le petit Abbé sourioit entre ses doigts d'un air fin & spirituel. L'épisode du Désert fit appercevoir les Dames qu'elles avoient un éventail dont elles jouerent avec beaucoup de grace. Mais à peine eumes nous fini de lire le dernier Miracle, que M. le Docteur, le tein enflammé, le regard furibon, se leva brusquement : c'en est trop, s'écria t'il, joindre l'impiété au libertinage, blesser également la religion & la pudeur! Cet honnête Curé avoit raison de vouloir brûler cet infernal Ouvrage; & vous, Monsieur, ajouta-t'il en nous regardant de travers, vous feriez beaucoup mieux de l'imiter.

Et que trouvez-vous donc de si affreux dans cette plaisanterie? reprit sérieusement le Mousquetaire. Si, comme je n'en doute pas, vous avez lû l'excellent Poëme de la Pucelle, vous devez avoir vû dans la Préface de l'Editeur, que plusieurs Eminences ont écrit des choses

bien plus répréhensibles, sans que le sacré Collége les en ait blâmés, ou les ait forcés de désavouer leur ouvrage. Et je ne vois pas pourquoi on défendroit à l'Ange Gabriël de brûler un petit Diablotin avec son angelique urine, lorsqu'on permet au Diable de serrer dans ses fesses le nez d'un Saint, & de l'enlever ainsi ridiculement dans les airs.

Sans doute, poursuivit le jeune Abbé, & je ne vois dans tout cela qu'un badinage; & puis observez que rien n'est plus moral que ce Conte: il n'arrive aucun miracle qui ne soit le châtiment du vice, ou la récompense de la vertu. Je parie que dans la suite quelque célébre Commentateur Allemand ne manquera pas d'y appercevoir des allégories sublimes.

Le Droit du Seigneur suivoit: il fut généralement applaudi. *La Platonicienne* qui venoit ensuite, le fut davantage, parce que la présence de la Prude & du jeune Abbé donnoit à ce Conte un apropos singulier. La jeune Coquette, qui ne l'aimoit pas, saisit cette occasion de la persifler: elle lui demanda avec un sourir malin, ce qu'elle pensoit de Madame Honesta·

Je penſe, répondit-elle, que l'Auteur eſt un homme ſans mœurs & ſans principe, qui n'a pas l'idée du ſentiment, qu'il a voulu tourner en ridicule... Et vous l'Abbé, dit le Capitaine de Dragon. Moi, Monſieur, répondit-il en minaudant : ze n'ai pas ſur cet obzet votre expérience ; & ſans m'inquiéter ſi la penſée eſt fauſſe, ze la trouve fort plaiſante. Admirable, reprit la Prude en hauſſant les épaules, & cela parce qu'elle eſt méchante : on reconnoit bien là les hommes.

Nous lûmes enſuite *Le départ de la Garniſon* : La Prude voulut prendre ſa revanche ; mais l'autre lui en ôta les moyens en plaiſantant la prémiere.

Le Sérail mis en liberté ſuivoit ; & le bel-eſprit qui n'avoit pas encore deſſerré les dents, rompit le ſilence par cette exclamation : ah, mon Dieu ! que cela eſt mauvais ! d'abord le ſtile n'en eſt pas ſoutenu ; l'Auteur commence dans le genre comique, & finit dans celui de l'Epopée. En général il eſt très-négligé : on y fait rimer des pluriels & des ſinguliers, ce qui eſt contre toutes les régles de la Poëſie.

Quelle rigueur! s'écria à ſon tour le Mouſquetaire, on voit bien que vous êtes Connoiſſeur. Vous reprochez à l'Auteur des négligences: mais croyez-vous qu'un Conte exige la correction du Poëme épique, qu'un groteſque demande le léché d'un tableau d'hiſtoire, & qu'il y ait dans les Ouvrages de Calot la même pureté de deſſein que dans ceux de Le Sueur.

Quant à l'inexactitude des rimes, je ne ſuis pas plus de votre avis: je penſe avec tous les gens ſenſés que la rime eſt faite pour l'oreille & non pour les yeux: cela eſt ſi vrai, que même en liſant ſans prononcer, le ſon s'en fait également ſentir: & je ne vois pas comment une conſonne muête de plus ou de moins pourroit y rien changer. Enfin, ajouta-t'il, on ne me perſuadera jamais que ces deux vers

Les Dieux auroient en vain ordonnés ſon trépas,
Cet Oracle eſt plus ſûr que celui de Chalchas.

RACINE.

ſoient plus agréables à l'oreille, & riment plus exactement que ceux ci.

Je sais qu'il est des penseurs odieux,
Gens sans pudeur, sans foi, maudits de Dieu.

Cela peut être, reprit le bel-esprit : mais l'usage, Monsieur, est le maître absolu des Langues & de la Poësie : il n'est jamais permis de s'écarter des régles qu'il prescrit.

Pardonnez-moi, reprit le Mousquetaire ; il y a long temps qu'on a dit qu'elles n'avoient été faites que pour les sots. Et vous conviendrez que si les loix de l'usage avoient toujours été inviolables, si tous les Auteurs avoient eu la pusillanimité de s'y restreindre, nous serions encore Gaulois ; & nous devons sans doute des éloges & des remerciemens à ceux qui ont eû le courage de s'en affranchir.

Après cette petite dissertation, nous reprimes notre lecture. *Es-tu là* : & *les Œufs du Meunier* n'obtinrent que de médiocres applaudissemens : mais *la Farce* excita les plus vifs débats. Le bel esprit en fit la critique avec le dernier mépris : il en trouva le sujet bas, les méprises misérables, les interrogatoires ennuyeux, les

longueurs inſupportables, & finit par ces vers du Miſantrope.

Je ſoutiendrai toujours, morbleu, qu'ils ſont mauvais,
Et qu'un homme eſt pendable après les avoir faits.

Quant à moi, dit le Capitaine de Huſſards, tout ce que j'exige d'un Conteur, c'eſt qu'il me faſſe rire. Et puiſque ceux-ci ne vous ont pas permis de conſerver votre gravité, vous me permettrez de croire qu'ils ont tout le mérite qu'ils doivent avoir.

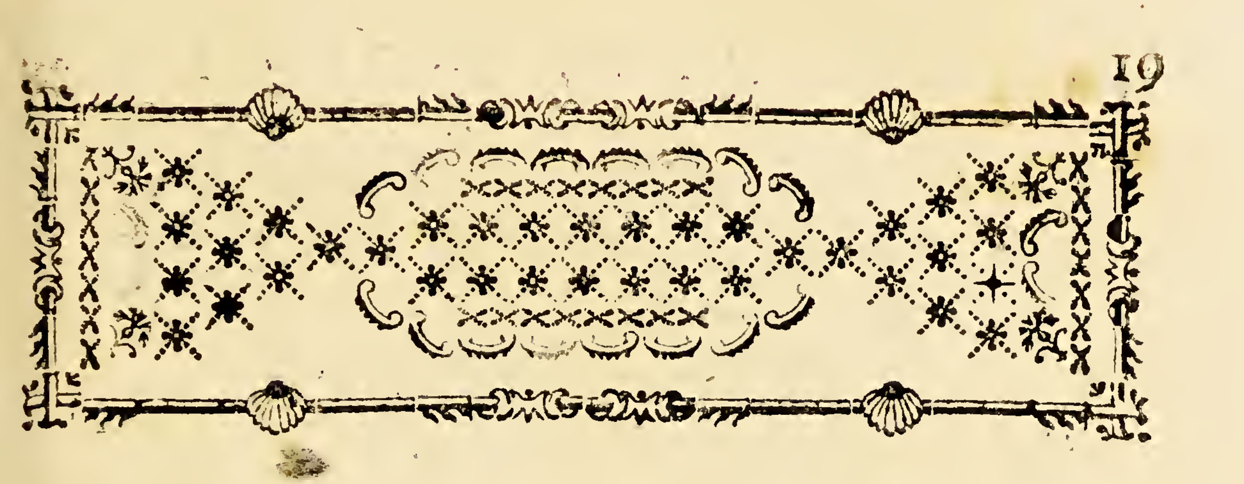
Cette concluſion nous parut aſſez conſéquente; & jugeant du mérite de l'ouvrage, moins par les éloges & la critique qu'on en avoit fait, que par les ſenſations qu'il avoit produit; nous avons cru que les connoiſſeurs voudroient bien nous pardonner de les avoir fait rire, quoique ce ne ſoit pas dans les régles: & que les Dames nous ſauroient gré de leur avoir donné un moyen de plus de diſſiper leurs vapeurs.

Ce n'eſt pas que l'enthouſiaſme d'un Editeur

ait fermé nos yeux ſur les négligences, ſur les fautes même qu'on apperçoit dans ces Contes. Nous avions eu d'abord quelque envie de les corriger, mais nous avons cru devoir les laiſſer tels qu'ils nous ſont parvenus; ſi le Public leur fait un accueil favorable, nous nous ferons un devoir de lui offrir ceux qui reſtent dans notre portefeuille, s'ils ont le malheur de lui déplaire, nous eſpérons du moins qu'il nous remerciera de ne l'avoir pas ennuyé autant que nous le pouvions.



LE PÈLERINAGE
DE
L'HERMITE.



LE PELERINAGE

DE

L'HERMITE.

Mes chers amis, laiſſons-là le frivole.
Car vous ſavés qu'au jour du jugement,
Nous devons rendre au Tout-Puiſſant,
Un compte exact de nos paroles:
Et qu'un impertinent Conteur
Ira griller au Purgatoire
Avec ſon indulgent lecteur:
Or, pour vous éviter ſa flamme expiatoire,
Sans y rien perdre cependant,
Je veux vous faire un Conte édifiant;
Et vous parler d'un bon homme d'Hermite.
Ce n'étoit pas un Hermite du temps,
Dont le propos, la démarche hypocrite,
L'habillement & mal propre & groſſier,
Le regard humble & l'œil mortifié,

Que démentent le tein d'un rubicon visage,
Sont le masque imposteur d'une haute vertu
Dont le vice s'est revêtu.
Mais Hermite du premier âge,
Qui de cent coups de fouet mortifiant la chair,
De douloureux cilice & de chaines couvert,
Se jouoit de la veine rage
De tous les diables de l'enfer,
Et les chassoit de l'Hermitage.

On ne voit plus en ce siécle de fer
De ces grands Saints : perdue en est l'espece.
Pour nous damner, le diable Lucifer
N'a plus besoin de sa finesse,
Ni de courir dans les déserts :
Car la Religion n'est plus que chose feinte,
De notre foi la lumiere est éteinte,
Dans l'Univers il n'en est pas un grain.
On ne voit plus canoniser de Saint :
On n'entend plus parler d'aucun miracle,
Hors Saint Paris : mais un petit obstacle
Un beau matin Cour Souveraine y mit ;
Il intervint un arrêt de deffence,
Et le bon Diacre s'y soumit :
De ce grand Saint louons l'obéissance.

Mais dans ces temps qu'on nomme d'ignorance,
Mes chers amis, c'étoit une autre différence.
On ne voyoit que miracle partout :
Le Parlement n'en étoit point jaloux :

On auroit fait monter ſur les Montagnes
D'un Fleuve entier le rapide torrent;
On auroit fait danſer dans les Campagnes
Le Mont Cenis ou bien le Mont Liban;
Qui l'auroit vu ſans nul étonnement!
Avec la foi, des prodiges ſemblables
Paroîtroient-ils à quelqu'un incroyables?
Je ne voudrois pour vous en faire autant,
Qu'en poſſéder gros comme un grain de ſable:
Mais c'eſt un don peu commun en ce temps,
Don gratuit, que le ciel n'abandonne
Qu'aux ſeuls Elus qu'il veut bien ſe choiſir:
Or, puiſque par ſoi-même on ne peut l'acquerir,
Mes chers amis, prions qu'il nous la donne.

De cette foi ne manquoit pas mon Saint.
Il en avoit non pas un petit grain,
Mais bien plutôt comme les Cordelieres;
Auſſi des graces plenieres
Tous les tréſors étoient ouverts,
Pour opérer cent miracles divers,
Il ſuffiſoit de ſes prieres.

Or, vous ſaurés qu'en révélation,
Il eût ordre d'aller à la Sainte Sion,
Pour viſiter un autre Perſonnage,
Dont la vertu fragile à la tentation,
Etoit prête à faire naufrage.
Auſſitôt Frere Hilarion
Prend ſa beſace & ſe met en voyage.

Tous les diables du voiſinage
Pour l'arrêter accourent promptement.
A l'effrayer leur cohorte s'apprête.
Le noir démon qui préſide aux tempêtes,
Se précipite dans les champs,
Les bouleverſe & les ravage.

Le Ciel eſt obſcurci par un affreux nuage;
Et la pluie, & les vents, & la grêle, & l'orage,
Font retentir les airs de longs gémiſſemens,
Et la terre y répond par d'affreux tremblemens.
Aux fureurs des démons oppoſant ſon courage,
Hilarion s'avançoit conſtamment.
Envain pour l'arrêter la brigade infernale,
S'y prenoit de toute façon.
L'un dans la fange arrêtoit ſa ſandale,
L'autre de ſa calote avoit fait un balon;
Celui-là rompit ſon bâton;
Un autre imitant le tonnerre
Pétardoit dans ſon capuchon;
Celui-ci lui faiſant la guerre
Sous la forme d'un ouragan,
De ſon manteau faiſoit un Cerf volant.
Mais ſans s'écarter de la voie,
Et réſiſtant à ces tentations,
L'Hermite Saint recevoit avec joie
Du Ciel les tribulations.

Tous couverts de confuſion
Les diables enfin le quitterent;

Et dans les Enfers s'en allerent
Pour méditer quelque piége nouveau.
Le temps devint plus ferein & plus beau.

Mais de la nuit les voiles fombres,
Couvroient déjà la terre de leurs ombres.
L'Hermite par l'orage écarté du chemin,
Jettoit autour de lui des regards incertains,
Cherchant des yeux quelque retraite obfcure,
Qui pût lui fervir de couvert,
Le garantir des injures de l'air,
Ou des rigueurs d'une extrême froidure.
Il apperçut un fuperbe Château:
Il arrive à la porte & d'une main tremblante,
Frappe un léger coup de marteau.

La Dame de ce lieu par hazard fe préfente;
Regarde d'un air étonné
D'Hilarion le fâcheux équipage:
Mais que nous veut donc ce vifage,
Dit-elle, en lui riant au nez.
Madame, dit le Saint, de l'hofpitalité
Un Serviteur de Dieu vous demande la grace,
Souffrés qu'en l'Ecurie il ait un peu de place.

Vraiment j'ai bien befoin d'un tel fripon chez moi:
Reprend la Dame, allons va-t'en au diable,
Son cœur étoit impitoyable,
Et malgré la rigueur du froid,
On chaffe l'Homme Saint. —— Egoifme barbare,

Monftre cruel à jamais détefté,
Dont l'inflexible dureté
Affoiblit & fépare
Tous les liens de la fociété;
De la dédaigneufe opulence,
Unie avec l'infenfibilité,
Tu reçois toujours la naiffance.
O toi! que tout le monde encenfe,
Unique Dieu de cet âge abhorré,
Quand verrons-nous ton temple renverfé
Par la main de la bienfaifance.

Cependant l'Hermite éconduit
Cherchoit encor au milieu de la nuit,
Quelque creux de rocher, ou bien quelque retraite.
Un Diablotin refforti de l'Enfer
En ricanant le fuivoit par derriere.
De par Satan, dit cet efprit pervers,
Un bon moyen nous eft offert
De nous venger : changeons-nous en lumiere.
Hilarion croira que de quelque chaumiere,
Elle paroit dans le lointain :
Il ne manquera pas d'en prendre le chemin :
Guidant fa marche & fuyant à mefure,
Je le ferai tomber dans quelque trou,
Où s'il ne fe rompt pas le cou,
Il crévera du moins de faim & de froidure.

Auffitôt notre diablotin
D'un feu folet prend la figure,

Perce les ombres de la nuit,
Et ſe montre à l'Hermite. Hilarion ſéduit,
Marche à grands pas, à l'atteindre s'empreſſe:
Mais du haut du troiſiéme Ciel,
Le benoit Ange Gabriël,
Sur lui, veilloit avec tendreſſe.
Il vit le tour de ce diable Uriel.
Quoi donc! dit-il, cette gent diabolique
Attaquera toujours la robe ſéraphique?
Juſques à quand ces ennemis de Dieu,
A fourvoyer s'occupant en tous lieux,
Avec impunité pourront-ils de la grace,
Détruire l'effet efficace?
Et détourner le pauvre genre humain
De la voie du ſalut & de l'étroit chemin?
O Dieu! dans tes decrets hélas! impénétrable,
Permettras-tu toujours que les œuvres du diable
Combattent contre toi dans le cœur de tes Saints;
Et que dans ce combat, ſi ſouvent la victoire
Soit pour l'ennemi de ta gloire.
Du moins ne permet pas que Frere Hilarion,
Qui par ton ordre alloit à la Sainte Sion,
Succombe ſous l'effort de la malice noire
D'un petit excrément d'enfer:
Permet-moi de venger ta gloire
En châtiant l'Eſprit pervers.

Il dit: & déployant ſes aîles azurées,
Et s'élancçant des voutes éthérées
Vers l'endroit où le Farfadet,

Sous la forme d'un feu follet,
Conduit Hilarion au bord du précipice:
Le benoit Gabriël pour punir sa malice,
Et le mieux renvoyer au fin fond des Enfers,
Tout au-dessus de lui s'élève dans les airs,
Et fait tomber sur ce feu diabolique,
A flots pressés son urine angélique.
Mes chers amis, peut-être avés-vous vu
Des gouttes de cire enflammées,
Tomber sur une main doucête & potelée;
Tel fût l'effet sur le diable cornu,
Que produisit l'aspersion divine:
A peine eût-il senti la Gabriël urine,
Que blasphêmant le Dieu du Ciel,
Souffrant des douleurs effroyables,
Il voulut fuir à tous les diables.
Mais poursuivi par l'Ange Gabriël,
Et toujours ondoyé tout le long de la route,
Il ne perdit pas une goutte
De la céleste aspersion.
Riant de la punition,
Qu'à cet esprit impur il avoit infligée,
Le benoit Gabriël, de la voute éthérée
Reprit le chemin en vainqueur.
Car vous saurés que depuis qu'à Sodome,
On voulut violer les Anges du Seigneur,
Aucun d'eux n'entre plus dans le logis d'un homme.

L'Hermite cependant pour la troisième fois,
Mourant de faim, transi de froid,

Voyoit hélas! ſon attente déçue.
Sa foi n'en fut point abattue;
Et dreſſant vers le Ciel & ſes mains & ſa voix,
O Dieu! dit-il, qui donne la pâture
Au plus foible des animaux,
Prends pitié de ta créature,
Et prête-lui ton ſoutien dans ſes maux.
O de la foi pouvoir toujours nouveau!
O prodige étonnant! ô miracle! ô merveille!
A peine a-t'il prié dévotement,
Que d'un gros Chien l'abboyement,
A déjà frappé ſon oreille.

Je ſais qu'il eſt des penſeurs odieux,
Gens ſans pudeur, ſans foi, maudits de Dieu,
Qui me diront: beau Conteur hypocrite,
Qu'eſt-il donc de ſi merveilleux,
A ce qu'un Chien qui flere un Gueux,
Abboye après, ſe faſſe entendre:
Le miracle étonnant feroit à mon avis,
Si le Mâtin n'avoit rien dit.

Mes chers amis, à vouloir tout comprendre
On pourroit bien ſe fourvoyer:
Et ſi ce Chien a pû par hazard abboyer,
Ne peut-il l'avoir fait par voie ſurnaturelle?
Ne fondons point la ſageſſe éternelle:
Plutôt que de rien croire, il vaut mieux croire tout:
C'eſt le plus ſûr: ainſi ſoumettons-nous.
Malheur à qui de la foi ſe défie,

La lettre tue, & l'efprit vivifie:
Laiffons jafer tous les fots raifonneurs,
De tout miracle éternels perfifleurs.
Mieux vaut encor fe taire que répondre.
J'ai pourtant dequoi les confondre.
Car vous faurés qu'auprès d'Hilarion,
Le gros Mâtin accourant au plus vîte,
Par fon cordon prit notre Saint Hermite.
Et marchant au devant de lui,
Guida fes pas auprès d'une chaumiere.
De la vertu c'étoit l'humble réduit.
Elle y logeoit avec une Fermiere,
Enfemble avec la pauvreté,
L'amour de Dieu, l'ardente charité,
La paix du cœur, la tranquile innocence,
Et le bonheur, ce bien fi précieux,
Que cherche en vain l'inquiéte opulence.
Vers l'homme Saint la Fermiére s'avance,
Et le reçoit avec l'air gracieux,
Qu'aux cœurs bien nés donne la bienfaifance.
Je n'ai jamais plus regretté
Que dans ce jour mon extrême mifére;
Approchez-vous, lui dit-elle, cher Frére,
Hélas! j'ai peu: dans cette pauvreté,
Mon cœur ne peut tout ce qu'il voudroit faire.
Mais vous aurez du moins le néceffaire.
Les Anges ont par fois fous le chaume habité
Et n'ont pas dédaignés le vœu de l'indigence;
Acceptés les comme eux: paffés ici la nuit:
Et ne regardez aujourd'hui

Que mon desir, & non mon impuissance.

Vous desirés sans doute d'être instruit
De ce qu'étoit cette bonne Fermiére:
Vous trouvés la vertu sous une humble chaumiére,
Tandis que le vice est assis
Sous le dais somptueux d'un superbe lambris.
Elle étoit veûve; & le Ciel la fit mere
De deux enfans élevés dans le bien:
Quand son époux fut mort, sans appui, sans soutien,
Par un parent avide elle fut dépouillée.
Mais par l'infortune éprouvée,
Son cœur s'en ouvrit plus à la compassion.
Le bonheur rend impitoyable:
Mais du malheur l'impression
Intéresse le cœur au sort du misérable.

Hilarion, dès le plus grand matin
Se sépara de la bonne Fermiére.
De la Sainte Sion il prenoit le chemin,
Quand il la vit dans sa chaumiére,
Versant un sac de bled au fond d'une cribliére.
Pour la récompenser de ses soins obligeans,
L'Hermite au Tout-Puissant
Demande que de bled ce sac ne désemplisse,
Que pendant tout le jour
Sans cesser d'être plein il se vuide toujours.
Le Ciel à ses vœux fut propice.
Cens mille sacs d'un pur froment,
Du sac miraculeux coulérent sur le champ:

Et notre Saint pourſuivit ſon voyage.
Mais pour aller à cet autre Hermitage
Il falloit traverſer ce Déſert redouté,
Dont le Ciel orageux de vapeurs infecté,
Eſt ſans ceſſe obſcurci d'un nuage rougeâtre :
Où croupit dans les fonds une eau jaune & ſaumâtre,
Parmi le nénuphar, la ciguë & le jonc,
Dont le hideux crapeau diſtille ſon poiſon.
Où l'on ne voit que des rochers ſtériles,
Repaire affreux des venimeux reptiles ;
Que des ſables mêlés de bitûme & de ſel.
Un ſilence profond, effrayant, éternel,
Regne depuis le Temps en ce déſert horrible ;
Et n'eſt interrompu que par le bruit terrible
De la foudre qui gronde & tombe avec éclat.
Et ſi le voyageur égaré dans ſa courſe,
Quitte l'étroit ſentier qui conduiſoit ſes pas,
En vain le cherche-t'il ; il n'eſt plus de reſſource.
Il s'avance au hazard, marche, revient, parcourt ;
Précipite ſes pas & s'égare toujours.
Jettant ſur l'horiſon rapidement la vuë,
Cent fois ſon œil inquiet meſure l'étenduë
Et n'apperçoit après de vains efforts,
Que l'eſpace ſans borne, image de la mort.
Bientôt preſſé par la faim dévorante,
Epuiſé par la ſoif, mille fois plus preſſante,
L'abbatement ſuccède à ſon eſpoir déçu :
Sur le ſable ſans force il demeure éperdu :
Et gémiſſant dans cet état funeſte,
Maudit cent fois les inſtants qui lui reſtent

Entre la mort & la douleur.

Mais qui l'eut dit ! qu'en ce séjour d'horreurs,
De la terre embellie
On pût appercevoir les trésors enchanteurs!
Au milieu des déserts de l'arride Arabie,
Sous un climat orageux & brûlant,
Où l'on ne voit que des sables mouvants ;
Imaginés une plaine fleurie,
Où la nature rajeunie
Orne son sein des plus vives couleurs
Que le Printemps fait naître en nos prairies :
L'émail riant de ses premieres fleurs
Que les rayons d'un beau jour font éclore,
Et dont on voit le calice odorant
S'épanouir dans les jardins de Flore,
Sous les baisers du Zéphir caressant,
Eteinceller du feu des diamants,
Qu'ont répandus les larmes de l'Aurore.
Imaginés les prodiges des Arts,
Et les trésors de la belle Nature :
Tout ce qui peut enchanter les regards :
De Chantilli l'onde limpide & pure ;
De Trianon les charmes ravissans ;
De Meudon les bosquets charmans ;
De Marli les graces legères ;
Et de Choisi les ombres solitaires.

Imaginés de Flore les présents
Sur le même arbre enrichi par Pomone ;

Les graces du Printemps & les biens de l'Automne:
Imaginés cette douce chaleur,
Qui jette dans nos ſens une molle langueur,
Qui nous diſpoſe à la tendreſſe:
Un air pur & ſerein que les aîles des Vents,
Chargées de parfums rafraîchiſſent ſans ceſſe:
Le murmure de l'onde, & les concerts charmans
De mille oiſeaux de toute eſpéce.
Imaginés les Jardins ſi vantés,
D'Alcinoüs ou bien des Heſpérides:
Ceux de Sémiramis dans les airs élevés,
Ou ceux habités par Armide:
Et vous n'aurés de ces lieux enchantés,
Mes chers amis, qu'une imparfaite idée.
En avançant dans l'heureuſe Contrée,
Hilarion toujours plus étonné,
Croyoit entrer dans ce Lieu fortuné,
Où le Très-haut dans ſes bontés proſperes,
Avoit placés nos premiers Peres.

Le hazard conduiſit ſes pas
Sous un berceau couronné de Lilas.
Une jeune Beauté ſortit de ſon feuillage:
Les graces & les ris animoient ſon viſage;
En jettant ſur Hilaire un regard gracieux,
Elle lui dit d'une voix douce & tendre:
Etranger, votre vue a dequoi me ſurprendre:
Quel objet, quel deſſein vous amene en ces lieux
Entourés de landes horribles?
A tout mortel ils ſont inacceſſibles,

E,

Et féparés de l'Univers,
Par d'impénétrables déferts.

Madame, dit le Saint, c'eft du Dieu que je fers,
La volonté fans doute.
D'un de fes Serviteurs je cherchois le féjour:
Mais ignorant de ces lieux les détours,
Je me fuis aifément égaré de ma route.

C'eft fans doute du Ciel une infpiration,
Répondit-elle, & ce pieux Hermite,
Auprès de nous depuis longtemps habite;
Et vous pourrés au gré de votre intention
Finir ici votre miffion.

Hélas! mes chers amis, de quoi n'eft pas capable,
Pour nous damner cet infernal Satan.
Car vous faurés que c'eft encor le diable,
Qui par l'effort de fon art déteftable,
Avoit conftruit dans un moment,
Au milieu des fables brûlants,
De ce féjour les charmes délectables.
Pour la jeune beauté qui près d'Hilarion,
Alloit de la féduction
Employer la fcélérateffe;
Mes chers amis, c'étoit une jeune diableffe,
Très-célébre dans les Enfers,
Mais plus célébre encor dans l'Univers,
Sous l'invocation de Venus belle feffe.

Or, Du Soleil les obliques rayons,

De l'Antipode éclairant l'hémiſphère,
Avoient ceſſé de rougir l'horiſon:
Et de la nuit l'inégale courrière,
Du haut de l'équateur ſur ſon trône argenté,
Répandoit dans les airs ſa tremblante clarté.
Suivez-moi, pourſuivit la diableſſe perfide,
Dans ces lieux inconnus que je ſois votre guide:
Nous reſpectons les droits de l'hoſpitalité.
L'Hermite la ſuivit dans une grotte obſcure,
Mais que les arts & la nature,
Sembloient avoir ornée de ſuperbes feſtons.
Elle le fit aſſeoir ſur un banc de gazon,
D'où couloit une ſource pure,
Dont l'onde claire en murmurant,
D'un Ciel ſérein, étoilé, ſans nuage,
Répétoit en roûlant la fugitive image.

Du climat cependant les brûlantes chaleurs,
Firent bientôt éprouver à l'Hermite,
Du tourment de la ſoif les preſſantes ardeurs.
A ſe deſaltérer la diableſſe l'invite;
Mais d'un breuvage empoiſonné,
Par l'Enfer même préparé.
Au fond d'une coupe infernale,
Que rempliſſoit une horrible mixtion,
De Cantaride & de Satirion.
A peine eût-il goûté cette liqueur fatale,
Que comme on voit un Etalon frémir,
Hâleter, écumer, ſouffler le feu, hénir,
Dreſſer ſes crins, frapper du pied la terre,

Et s'élancer plus prompt que le tonerre,
Sur la Jument qui cause ses desirs;
Tel éperdu le furieux Hermite,
Entre ses bras soudain se précipite;
Couvre son sein de baisers pleins de feu;
Et se livrant à ses transports fougueux,
Alloit la violer: mais à la grotte obscure
Le hasard ramena Frere Bonaventure.
Or, quel fut son étonnement,
Quand il trouva sa perfide maîtresse,
Entre les bras d'un autre amant:
Car vous saurés que la jeune diablesse,
L'avoit séduit également.

Sans dire mot l'emporté personnage,
N'écoute plus que sa lubrique rage;
Et tombe à poing fermé sur Frere Hilarion,
Qui le reçut avec distinction;
Et sans s'épouvanter de sa brusque incartade,
Le saisit à la barbe, & lui rend cent gourmades.
Vous eussiez vû ces deux fiers cambattans
Se coleter d'une ardeur sans égale,
Espadronner à grands coups de sandale,
Hurlant, jurant, se mordant, s'épilant,
Joncher la terre avec les vêtemens
Qu'ils s'arrachoient dans leur rage infernale.

La diablesse cherchoit par ses gémissements
A calmer leur fureur brutale;
Et les rendoit toujours plus furieux:

Mais de ce pugilat célébre en Angleterre,
Hilarion favoit les fecrets merveilleux:
De l'Hermite à grands coups, plus prompt que le
tonnerre,
Il frappe tour à tour les tempes & les yeux;
Il le fait chanceler: un coup victorieux,
Donné dans l'eftomac lui fait mordre la terre.
Alors cédant à de nouveaux defirs,
Et les fens embrafés d'une flamme impudique,
De fa conquête il s'empreffe à jouir.
Mais fur fon cœur étoit une Relique
De Sainte Cunegonde; & qui dans le combat
D'un coup de poing avec effort frappée,
De fon couvert avoit été tirée:
Or, parmi les tranfports de l'amoureux ébat,
Où fe livroient l'Hermite & la Diableffe,
Elle tomba fur de certains appas,
Que l'on devine, & qu'on ne nomme pas.
Et comme on voit de la nuit l'ombre épaiffe,
Se diffiper au lever du Soleil;
Où d'un fonge riant l'image enchantereffe,
S'anéantir au moment du réveil:
Ainfi s'évanouit tout ce qui de l'Hermite,
Avoit féduit la raifon & les fens.
Vous avés vû quelque Loup hipocrite,
Pris dans un piege embarraffant.
Ainfi, la tête baffe & la mine contrite,
Refta le pauvre Hilarion:
Auprès de lui, Frere Bonaventure
Faifoit encor plus fâcheufe figure;

Et tous les deux dans leur contrition,
Ayant bien déploré de l'humaine nature
Et la foibleſſe & la perverſité,
Ainſi que tous les maux que les paſſions inſpirent,
Dans la voie du Seigneur & de la charité,
Par de pieux diſcours tous deux ils s'affermirent.
Toujours plus prévenu de ſon indignité,
Toujours plus Saint, & du Ciel plus aimé,
De l'autre Hermite enfin Hilaire ſe ſépare.

Mes chers amis, il vous ſouvient encor
De la Fermiere & de la Dame avare,
Par qui le Saint fut éconduit dabord.
Or, vous ſentés que dans le voiſinage,
Il n'avoit été queſtion
Que du miracle & du Saint Perſonnage:
Jugés combien la Dame du Village
Enrageoit de l'accueil qu'au Frere Hilarion
Elle avoit fait en ſon premier voyage:
Dès qu'elle ſçut que dans huit jours,
Hilarion ſeroit au Hameau de retour,
Elle partit en diligence:
Au devant de l'Hermite à grands pas elle avance,
Et lui faiſant une humble révérence,
Elle lui dit: vous ſerez mieux chez moi:
Que je déſirerois d'avoir pû l'autre fois,
Comme je le devois reçu votre Excellence!
Accuſez-en mon ignorance:
Mais je ſaurai réparer mon erreur,
Si de loger chez moi vous me faites l'honneur.

Hilarion craignit que dans ſon cœur,
Il ne reſtât un deſir de vengeance:
Et lui pardonnant ſon offence,
Il la ſuivit en ſilence au Chateau.

Deux grands Laquais accourent vîte,
Tenant en main de ſuperbes flambeaux:
A ſe délaſſer on l'invite,
Devant un feu de cèdre parfumé,
Sur un fauteuil d'égledon remplumé.
Bientôt on a ſervi la table,
Dans un criſtal qu'entourre un cercle d'or.
Au Frere on préſenta d'abord
Un nectar pur & délectable.
Près d'un brillant ſurtout, avec ordre ſont mis
Plus de vingt mêts exquis,
Qui de dix Cuiſiniers ont épuiſé l'adreſſe:
A le fêter tout le monde s'empreſſe:
Les doux accords harmonieux
Des inſtruments aux voix ſe réuniſſent,
Et du ſouper augmentent les délices.

Après avoir rendu graces à Dieu,
Près d'un lit de duvet ſurchargé de dorure,
Dans ſon appartement notre Hermite eſt conduit.
Hélas! mes chers amis, c'eſt ainſi qu'aujourd'hui
La noble bienfaiſance eſt une vile uſure.
On donne un peu, pour recevoir beaucoup:
Mais ſouvent on nous rend juſtice,

L'ingratitude eſt le prix de ce vice,
Et nos préſents reçus, on ſe moque de nous.

Sitôt que du Soleil la brillante courriére,
Dorant le ſomet des côteaux,
Eût dans le Ciel ramené la lumiére,
Sortant des bras d'un doux repos,
Fuyant la honteuſe moleſſe,
Le Saint Hermite à repartir s'empreſſe.
Il va remercier la Dame du Chateau;
Madame, lui dit-il, je garderai ſans ceſſe
De vos bontés le précieux ſouvenir;
Et je ſerois heureux avant que de partir,
Si je pouvois vous prouver tout mon zéle.
Mais rien n'eſt plus facile, auſſitot reprit-elle,
Il vous ſouvient du vœu qu'au Tout-Puiſſant,
Dans un tranſport reconnoiſſant,
Vous fîtes pour une Fermiére:
On ne refuſe rien à vos ſaintes Priéres:
Et vous pouvés bien obtenir,
Du Ciel qui pour vous s'intéreſſe,
Que ce qui va de moi ſortir,
Pendant trois jours ſorte ſans ceſſe.

Auſſitôt Frere Hilarion,
Pour l'obtenir ſe met en oraiſon.
Dans le tranſport d'une vive allegreſſe,
La bonne Dame prend un large ſac plein d'or:
Mais pour le renverſer elle fait un effort,

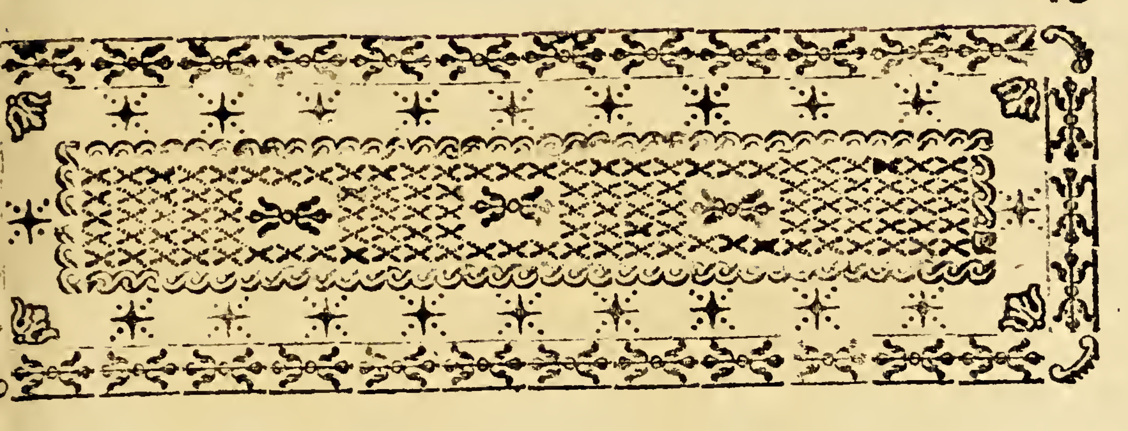
Qui d'un gros vent qui dès long-tems la presse,
Ouvre le passage à l'instant.
Le vœu du Saint s'accomplissant,
Il part soudain comme un coup de tonnerre,
Et va toujours continuant.



LE DROIT

DU

SEIGNEUR.



LE DROIT DU SEIGNEUR.

TOUJOURS quelqu'un donne la Comédie.
En certain lieu de Picardie,
Où chacun ſe fait un honneur
D'avoir droiture dans le cœur,
Car il eſt général d'entendre
Par Francs-Picards de très-honnêtes gens;
Comme de dire Bas-Normands,
C'eſt dire vrais fripons à pendre.
Venons au fait : En Picardie donc,
Pays ou regne la franchiſe,
La coutume eſt dans un canton,
Que la nouvelle Epouſe au ſortir de l'Egliſe,
Sans s'arrêter, aille au Chateau
Porter au Seigneur un gâteau.

C'étoit un préſent volontaire,
Comme l'on peut juger, dans le commencement,
Une civilité que l'on entendoit faire,
Pour ſe déclarer habitant,
Où ſuivant le terme, manant.
La coutume en abus trop ſouvent dégénére:
Cet uſage dégénéra;
Et devint un droit ordinaire,
Que Droit du Seigneur on nomma.

Meſſire Orgon, Seigneur de ce Village,
Du bon gâteau d'abord ſe contenta:
Avec le tems il voulut davantage,
Et de l'Epouſe il deſira
Avoir auſſi le friand pucelage.
Pucelage! à peu près: car pour bien raiſonner,
On ne peut exiger plus qu'on ne peut donner:
Et cette fleur délicate & fragile,
Ne tient pas plus dans les champs qu'à la Ville,
Dans le pays Picard qu'en toute autre canton:
Mais Monſeigneur étoit ſi bon,
Que quand de l'Epouſe nouvelle,
Il pouvoit feuilleter le premier les apas,
Tant mieux s'il la trouvoit pucelle,
Tant pis s'il ne la trouvoit pas.

Eh! qu'importe en effet quand la Belle eſt jolie?
Pour moi je tiens que dans ce cas,
Pucelage eſt un embarras,
Dont le ſeul orgueil ſe ſoucie.

Ferme embonpoint où regne la ſanté,
Fraicheur, jeuneſſe, propreté,
Traits piquants & naïveté,
Sont partout avoués de la belle nature
Pour enfanter la flamme vive & pure,
Qui fait naître la volupté:
Et quand Fillette du Village,
Offre cet heureux aſſemblage,
Quel homme n'en eſt pas flaté,
Et peut deſirer davantage.

Meſſire Orgon en homme ſage,
De ſes tréſors ſe contentoit,
Sans en deſirer davantage.
Apprenoit-il qu'on célébroit
Dans ſa Paroiſſe un nouveau Mariage,
Le bon Seigneur ſe retiroit,
Pour mieux recevoir l'Epouſée,
Dans une chambre reculée,
Où la belle on introduiſoit.
A Monſeigneur faiſant la révérence
Modeſtement elle ſe préſentoit,
Et le gâteau dans ſes mains remettoit.
Monſeigneur par reconnoiſſance,
Ardent baiſer ſur ſes lêvres prenoit:
Bientôt trotoient petites flateries,
Sur des appas que l'on cache avec ſoin:
Badinage leger, fine plaiſanterie
Meſſire Orgon n'y manquoit point.
Bref, à la belle il faiſoit croire,

Que ſon Droit de Seigneur,
A compris en tout tems la derniere faveur.
Que telle & telle en ont fait gloire,
Et l'ont rempli ſans deshonneur.
Et comment réſiſter à Monſeigneur, qui prie
Pour un droit qu'il peut exiger.
C'eſt par reſpect d'abord qu'on n'oſe refuſer:
Enſuite on céde par envie;
Et bientôt la belle attendrie,
Accorde tout, & ſans rien regretter.
Le pauvre Epoux rélégué dans l'office,
Etoit à boire largement
Avec un drole, eſpéce d'Intendant,
Coquin retor, vieilli dans le ſervice,
Et qui ſavoit ſon Mercure par cœur:
Au bon Picard il vantoit fort l'honneur,
Qu'on avoit fait à la jeune Epouſée:
En grand chorus raſade étoit vuidée,
Par le reconnoiſſant Ruſteau,
Qui de maint coups de vin ſe coëffoit le cerveau,
Tandis qu'on lui coëffoit la tête.
Le ſoir après la fête
Les deux Epoux de retour du Chateau
Se diſoient leurs plaiſirs: l'Epoux dans ſon délire
A ſa moitié ne manquoit pas de dire:
Ah! le brave Intendant que ce Monſieur Bonneau:
Nous n'avons pas ceſſé de la journée.
Et penſe-tu que l'ont m'ait délaiſſée?
Il faiſoit beau voir Monſeigneur,
Comme il parloit avec douceur:

Il m'a traitée en groſſe Dame:
Il en auroit moins fait ſi j'euſſe été ſa femme;
Tu ſens que j'y faiſois d'abord quelque façon:
Je n'oſois pas : mais il étoit ſi bon,
Qu'il a bien fallu s'y réſoudre.

Jamais Picard n'eut inventé la poudre:
Et les Maris n'alloient jamais plus loin.
Car quoique à babiller Femmes ſoient toujours prêtes,
Les Villageoiſes diſcretes,
Ne dirent mot ſur ce point.
La choſe eût donc reſté ſecrette;
S'il n'eût été quelque mauvais plaiſans,
Qui s'aviſa que le premier Enfant
De chaque mariage étoit en reſſemblance,
Du Seigneur le portrait vivant
Bientôt alla Madame Médiſance.
Les prétendans furent plein de frayeur,
En apprenant le tête à tête
De l'Epouſe avec le Seigneur.
Et craignoient fort la brillante épithéte
Qui d'un Mari tâche l'honneur.
A la Ville c'eſt bagatelle.
Chacun eſt fait à ce commun malheur,
C'eſt une tâche univerſelle,
Mais c'eſt une autre choſe aux champs,
Où l'on trouve par fois une Femme fidelle.

Or, là-deſſus que font les jeunes gens?
Pour à leur Fils donner au moins naiſſance,

Ils avoient foin de prendre un pain d'avance;
Malgré les cris de Monfieur Saint Martin,
Curé du lieu, qui s'écrioit au Prône,
Que l'abomination étoit dans le lieu faint,
Mais il n'étoit écouté de perfonne..
Meffire Orgon n'étoit pas moins chagrin,
A fes vaffeaux faifant le diable-à-quatre,
Il fe plaignoit que l'on fraudoit fon Droit,
Mais il le prenoit toutefois,
Et fans en vouloir rien rabattre.

Or, vous faurez qu'en ce canton
Le bon Seigneur ne manquoit de lignage,
Petits Enfants trotoient par le Village,
Portant un nez de fa façon.
Il en voulut qui portaffent fon nom,
Il fallut donc penfer au Mariage:
Et du malheur c'eft toujours le préfage.
Jeune beauté du voifinage
Devint fa femme: & bientôt cocuage
De fon bonnet à fon tour le coëffa.
Le beau Seigneur, quand il fe maria,
De renoncer à fon droit de cuiffage,
N'avoit eu garde: au pain de fon ménage
Il ne vouloit pas fe borner.

A Madame pourtant on eut foin de cacher
La petite cérémonie
Qui fuivoit du gâteau le don.
De tout favoir elle avoit la manie.

Air

Air de myſtére excite le ſoupçon :
Femme eſt ſurtout dans ces cas clairvoyante :
Et Madame comprit très-bien,
Que le Droit de Monſieur diminuoit le ſien.
L'exerçoit-il ; on réduiſoit la rente,
Que l'on payoit à ſes appas :
Mais en femme ſage & prudente,
Elle voulut tout voir avant de faire éclat.

Tandis qu'elle étoit en attente,
Certain Roland, le Cocq de ſon Hameau,
Bien découplé, le regard vif & beau,
Le tein bruni ; mais de mâle apparence,
Du grand Hercule annonçant la vaillance,
Se marioit à la jeune Cateau,
Qui de ſeize ans venoit d'atteindre l'âge ;
Belle elle étoit comme on l'eſt au Village :
Belle ſans art, de ſa ſeule beauté.
Imaginez le plus mince corſage,
Sous linge uni, pourtant bien ajuſté,
Un tein brunet, le plus joli viſage ;
Sourcils luiſants ſur le front bien placés ;
Grands yeux brillants d'une gaieté folâtre ;
Friand ſouris que l'Amour idolâtre,
Sous un petit nez retrouſſé ;
Beau ratelier de blancheur éclatante,
Que laiſſe voir bouche toujours riante,
Dont une Roſe a tapiſſé les bords ;
Gorge avec ſoin d'un grand mouchoir cachée,
Qui de l'œil curieux trompe tous les efforts,

Gorge charmante envain emprifonnée,
Et dont fans l'œil l'amoureufe penfée
Facilement devine les tréfore.

Quand il apprit ce nouveau Mariage
Le bon Seigneur ne fe poffédoit pas:
De Cateau dès longtems il lorgnoit les appas,
Et convoitoit fon gentil Pucelage:
Mais Roland n'étoit pas à fon apprentiffage.
Or, tous les deux felon l'ufage,
Sortant de l'Autel, au Château,
Vont au Seigneur préfenter leur hommage.
D'abord on introduit Cateau;
Et fuivant la routine
On conduifit Roland à la cuifine:
Où faifant tête à Monfieur l'Intendant,
Il devoit figurer autour d'un tapis blanc.

Cependant Dame Orgon faifit cette avanture,
Pour s'éclaircir de fes foupçons jaloux.
Elle court fe cacher dans une chambre obfcure,
Qui donnoit près de celle où fon Epoux
Expliquoit tous fes droits à la jeune Epoufée.
Et là derriere une porte vitrée,
Tremblante tour-à-tour & de crainte & d'efpoir,
Elle regarde, écoute, à peine elle refpire,
Et veut tout entendre & tout voir.

Oui, mon enfant, difoit le galant Sire,
Les bras autour de la jeune Cateau,

Pressant ses mains avec tendresse extrême,
Quand Dame Orgon survint : le don de ce gâteau
Que tu viens de m'offrir, n'est que le simple emblême
D'un autre don cent fois plus précieux,
Que ce sont réservés les Seigneurs de ce lieu,
Quand tirant leurs vasseaux du plus rude esclavage,
Et leur rendant leur liberté,
De leur reconnoissance ils obtinrent pour gage,
D'avoir le droit de primauté
Sur les Epoux de leur Village.
Mais comme il convenoit qu'on menagea l'honneur
Des deux Epoux ; chacun d'intelligence,
Convint qu'un seul gâteau seroit en apparence
Offert par l'Epouse au Seigneur ;
Mais que la derniere faveur
Suivroit toujours sans résistance.

Mais répondit Cateau, Monsieur le Curé dit,
Que c'est un grand péché quand on est mariée,
Que de recevoir dans son lit
Autre que son Epoux : Et que l'on est damnée
Quand on le fait. —— Ton Curé n'est qu'un sot ;
Répondit Monseigneur, & qu'il ne faut pas croire,
Quand il te conte cette histoire :
De quoi se mêle-il ? c'est mon droit en un mot.
D'abord, ainsi que toi, la jeune Magdelaine
A céder avoit quelque peine....
- -Quoi, Monseigneur, Magdelaine avec vous...
Elle qui Dieu toujours prie à l'Eglise...
Dont la dévotion... —— En est-tu donc surprise !

Ne faut-il pas que chacun ait le ſien?
Donne à Céſar tout ce qui lui revient:
N'eſt-ce pas Dieu qui nous l'a dit lui-même?
Peut-tu pécher en me donnant le mien?
En me payant un droit qui m'appartient?
Laiſſons ce droit: à mon amour extrême,
Belle Cateau, je veux devoir ton cœur.
Un bienfait arraché peut-il être un bonheur?
Hélas! tu ne ſais pas depuis quel temps je t'aime.
N'a-tu jamais pris garde par hazard
A mes ſoupirs à mes tendres regards?
Comme je te lorgnois en te voyant ſi belle!
Combien je deſirois de voir venir ce jour,
Où je t'expliquerois l'ardeur de mon amour!
Je ne m'attendois pas à te trouver cruelle.
Et pourquoi t'oppoſer à mes ardents deſirs?
Je ne demande point une faveur pénible:
A mes tranſports ceſſe d'être inſenſible,
Et tu gouteras des plaiſirs,
Que ſans doute ton cœur ignore,
Puiſque tu me réſiſte encore.

Pardonnez-moi, penſoit Cateau tout bas,
Roland & moi ne les ignorons pas,
Ils ſont bien doux... Moi, j'aurois ſû vous plaire;
Reprit-elle tout haut: non, non je n'en crois rien:
Ce Droit à Madame appartient,
Vous badinez comme à votre ordinaire.
-- Si tu m'a plû! crois le ſerment ſincére
Que je fais à tes pieds de t'aimer conſtamment,

Je t'adorois depuis un an.
--Vous êtiez donc à Madame infidelle:
Voilà comme ils font tous: croyez à leur ferment:
Autant en emporte le vent.
Ah! j'en aurois une peine mortelle,
Si d'un autre que moi le perfide Roland....
-- Roland feroit inexcufable,
Où pourroit-il trouver Compagne plus aimable?
Qui pourroit envier d'un autre le bonheur,
En poffédant tes charmes & ton cœur?
Accorde-moi le prix de ma flamme conftante;
Viens, ma Cateau, reçois mon ame errante:
Difant cela il embraffoit Cateau.
Dans le réduit qui la tenoit cachée,
Madame fuoit fang & eau,
Voyant fi mollement réfifter l'Epoufée.
Ah Monfeigneur! de grace laiffés-moi,
Dit la friponne en minaudant, je crois
Qu'ayant une fi belle Femme,
Vous vous fouciés peu d'exercer votre Droit.
Eh! mon enfant, laiffez donc là Madame,
Elle eft bien moins belle que toi.
De ces appas a-t'elle l'apparence?
Et les appas d'entrer en danfe.
--Madame n'en a pas dites-vous? —— Non, ma foi:
Elle eft fi maigre! O Ciel! le bel endroit!
Quelle ferme blancheur! quelle vermeille Rofe!
Que Roland eft heureux! ah c'eft bien autre chofe
Que nos fades beautés de Cour!
-- Bon, Monfeigneur, vous badinés toujours:

Nous travaillons à la campagne,
Et le Soleil partout nous accompagne,
Nous rembrunit, & nous gâte la peau.
Madame l'a plus belle & plus vermeille.
Et Madame étoit toute oreille.
Pour la réponſe. —— Ah ma pauvre Cateau!
Hélas! vois-tu, c'eſt comme mon chapeau.

Comparaiſon eſt toujours odieuſe
Et celle-ci déplut apparament.
Madame alloit frapper en furieuſe,
Quand certain bruit dans ſon appartement
L'en détourna. C'étoit Monſieur Roland
Qui s'avançoit en aſſurance,
Après s'être défait de Monſieur l'Intendant;
Et déployant ſa ruſtique éloquence:
Madame, dit-il en entrant,
Nous ſommes faits les uns comme les autres:
C'eſt donc pour ſes plaiſirs, ainſi que pour les vôtres,
Que Monſeigneur ſur les nouveaux Epoux
Prend certain Droit. Les biens ſont communs entre vous,
A Monſeigneur paye ma Femme,
A vous je viens payer, Madame.

Mons Roland paroiſſoit avoir le cœur fort haut:
La Dame avoit ſur le cœur le chapeau:
Et puiſque ſon Epoux à beauté de Village,
Trouvoit mille fois plus d'atour
Qu'à Ducheſſe à grand équipage;
Elle voulut voir à ſon tour,
Si Villageois n'en a pas davantage

Que Duc, ou Marquis de la Cour.

Elle toifoit Roland des pieds jufqu'à la tête
Sans dire mot. Mais il n'ignoroit pas
Qu'en pareil cas,
La Dame qui fe tait aime qu'on l'interpréte:
Mons Roland l'interpréta donc,
Et du meilleur fens, je vous jure;
Il convainquit Madame Orgon,
Que fon Epoux avoit raifon,
Et qu'il n'eft rien de tel que la belle nature.

Cependant Monfeigneur à la belle Cateau,
Ayant donné quittance du gâteau,
Et n'ayant plus d'affaire,
Portat fes pas, où il n'avoit que faire.
Comme un vrai Mari campagnard,
Sans fe faire annoncer il entre chez fa femme.

Avec Roland, Madame
Prenoit, comme on l'a vû, du bon gâteau fa part:
Et le prenoit fans beaucoup de myftère,
Comme femme du très-bon ton.

Dieu fait l'étonnement de Monfeigneur Orgon.
Vous faurés qu'il étoit paffablement colére,
Et tant foit peu brutal: foudain flamberge au vent,
Il ne vouloit pas moins que tuer le galant.
Mais il étoit ingambe, encore plus intrepide,
Un bon Picard ne fut jamais timide,
Il fut prévenir fon deffein,

Parer le coup, & défarmer fa main :
Et puis pour s'épargner la peine de defcendre
Les efcaliers du haut en bas,
Sautant par la fenêtre, & fuyant à grands pas,
Il détala fans rien entendre.

Dame Orgon à fon tour, fans fe déconcerter,
Fut la premiére à quereller :
Car en tout il vaut mieux attaquer que défendre.
De quoi vous plaignez-vous ? en élevant la voix
Lui dit-elle, Monfieur : eft-ce ma faute à moi,
Si vous êtes venu fans qu'on dût vous attendre :
Si fans qu'on vous annonce en mon appartement
Vous entrez comme un revenant.
Si vous avez trop vû je ne faurois qu'y faire :
Et que gagnerés-vous à vous mettre en colére ?
Vous préfumés apparamment,
Que de nos Droits vous êtes le feul maître :
Ou vous penfez peut-être,
Que du paffé je ne fais encore rien.
Croyez-vous donc qu'on ne fache pas bien,
Avec quelle amoureufe extafe,
La blancheur de certaine peau,
Vous exaltiez avec emphafe ;
Que toute autre près d'elle étoit *comme un chapeau*
A vos Droits eft-ce que je m'oppofe ?
Accordés-moi la même chofe.
Ne faut-il pas que chacun ait le fien ?
N'eft-ce pas Dieu qui nous l'a dit lui-même ?
Là vous ufiez du vôtre, & j'ufe ici du mien.

Et pourquoi donc cette ſurpriſe extrême,
Ayés un peu d'impartialité:
Et vous verrés que nous ſommes,
Telles que nous rendent les Hommes.
Nous vous devrons conſtance, honnêteté,
Quand vous aurés pour nous amour, fidélité.
A ce raiſonnement qu'avés-vous à répondre ?
Monſeigneur rien ne répondit:
Mais il fut bien plus interdit,
Alors que pour le mieux confondre,
Neuf mois compté elle lui fit un préſent,
Quoiqu'il gardât depuis la continence,
D'un gros Garçon bâti comme Roland.
Il fallut bien ſe réſoudre au ſilence:
De plus reconnoître l'Enfant.
Ce ſont les Loix du bon Pays de France,
Mais mettant dans ſon vin de l'eau,
Monſeigneur pour tout Droit ne prit plus qu'un gâteau.



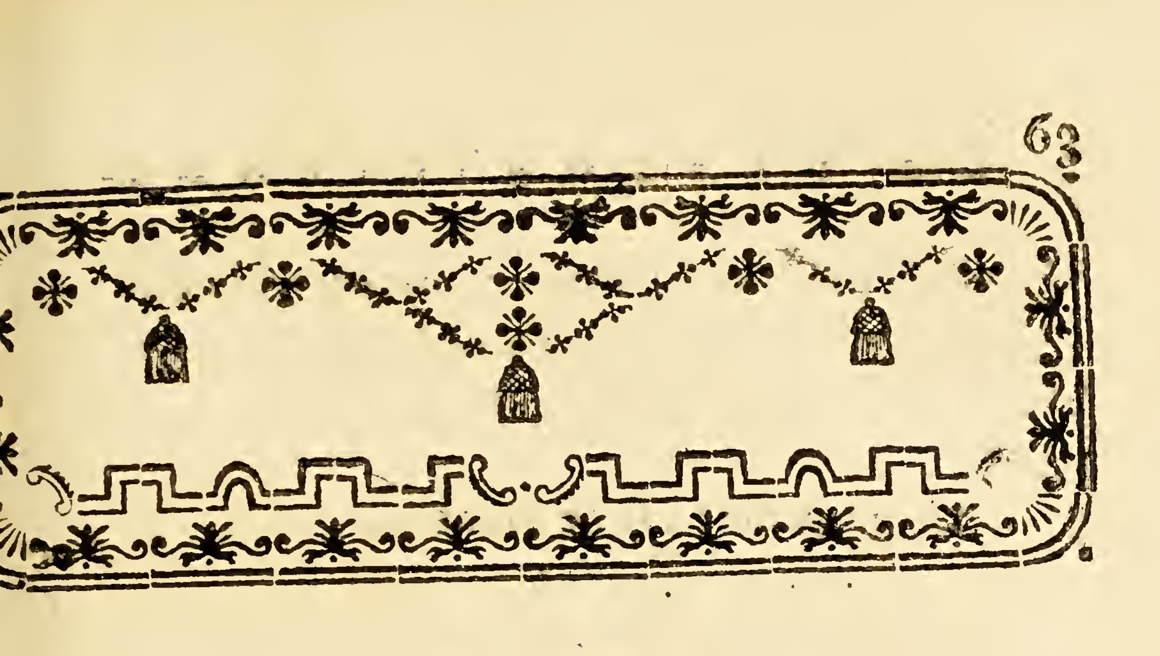


L'ESTIME MODERNE.

Dame Confort au Pere Directeur
Contoit un jour ses petites fredaines :
Dame Confort avoit de la pudeur ;
Certain péché lui faisoit mille peines :
Elle usoit donc de circonlocutions.
J'ai pour quelqu'un des considérations,
Répétoit-elle au bon Abbé Bergame.
-- Que dites-vous, je n'entends pas, Madame.
-- Ah, le butor ! je m'explique, je crois,
De l'estimer je suis souvent forcée,
M'entendez-vous ? -- Ah ! Et combien de fois
Ce beau Monsieur vous a-t'il estimée ?



LA
PLATONICIENNE.



LA
PLATONICIENNE.

A quoi penſoit un ſublime Reveur,
Quand de l'Amour plaiſant Légiſlateur,
Il invitoit les Dames,
A s'abſtenir de terreſtres deſirs,
Pour s'élever aux céleſtes plaiſirs,
Du pur Amour des Ames.
Je n'entends point ſon ſyſtême étonnant:
En vain de ſon amour ſuprême,
Il nous vient exalter le charme raviſſant,
Platon n'étoit qu'un charlatan,
Qui ne s'entendoit pas lui-même.

De Platon cependant les Dames font grand cas:
De ſon ſyſtême elles parlent ſans ceſſe,
Le cœur, l'eſprit, voilà les ſeuls appas,
Qui ſoient dignes de leur tendreſſe:
Du reſte l'on n'en parle pas:

C'eſt par bonté ſeulement qu'on s'y prête:
Le cœur, l'eſprit, voilà ce qu'on ſouhaite;
Et non des plaiſirs auſſi bas.

Ainſi parloit Dame Honeſta.
A vingt ans elle fut coquette;
A trente ans elle étoit un peu plus,
Mais à quarante elle fit ſa retraite,
Et ne prêcha que la vertu.
Cette vertu n'étoit pas bien ſauvage,
Puiſque Honeſta malgré ſon âge
Avoit encor quelque agrément:
De la vertu, rides ſur le viſage,
Sont la meſure & le garant;
Elle eut été beaucoup plus ſage,
Si de la fuite des ans,
Elle eut mieux ſentit le ravage:
Mais ſes attraits étoient encore piquants:
Or, l'on ne voit de vertu bien diableſſe,
Qu'à la fuite de la vieilleſſe:
Et c'eſt quand on n'a plus d'Amant,
Qu'eſt le vrai tems de la ſageſſe.

De ces Meſſieurs ne manquoit Honeſta:
Sous la dentelle étoient certains appas,
Dont la blancheur ébloüiſſante,
Etoit encore appétiſſante.
Pour fermeté je ne jurerois pas
Qu'elle s'y fit ſentir de même.

Or, vous ſaurez que pour s'en éclaircir,

Un jeune Abbé dans fon ardeur extrême,
S'évertuoit : mais on veut fe tenir
Au grand Platon, ainfi qu'à fon fyftême.
Des Amants, difoit-on, ah! c'eft le bien fuprême,
Que d'éprouver les fublimes tranfports,
Dont le pur fentiment fait pénétrer les ames
Qu'uniffent en fecret de mutuels rapports:
Du véritable amour les pénétrantes flammes,
Sont très diftinctes de nos fens,
Et leurs befoins aviliffants,
Au rang des animaux n'ont le droit de confondre,
Que des cœurs vils & corrompus:
Mais les cœurs généreux où regne la vertu,
De tous leurs mouvemens peuvent toujours répondre.

Or, ce cœur généreux en répondit fort mal.
Si l'on en croit tout ce que dit l'hiftoire,
Au moins altier, il fut bientôt égal:
Mais Honefta vouloit en foutenir la gloire,
Et difputer chaque victoire.

Eh! mon ami, que vous me fatigués,
Répétoit-elle, au fémillant Abbé;
Quoi jamais de vos fens ne ferés vous le maître?
Et les plaifirs fi diftingués,
Qu'en nous le fentiment fait naître,
Ne valent-ils pas mieux que ces honteux defirs,
Qui n'ayant pour objets que de groffiers plaifirs,
En dégradant l'amour, aviliffent notre être.
Sans en ufer ne peut-on être heureux?

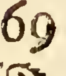
Vous m'avés dit cent fois que votre unique vœu
Etoit de m'infpirer un amour vif & tendre,
Et que jamais vous n'oferiés prétendre
Rien dont je puiffe m'allarmer.
C'eft ainfi qu'on devroit aimer;
Et c'eft ainfi que je vous aime:
Vous voir à chaque inftant du jour,
Et vous parler de mon amour,
C'eft là pour moi le bien fuprême:
Quand j'en jouis mon bonheur eft extrême,
Et je ne defire plus rien.

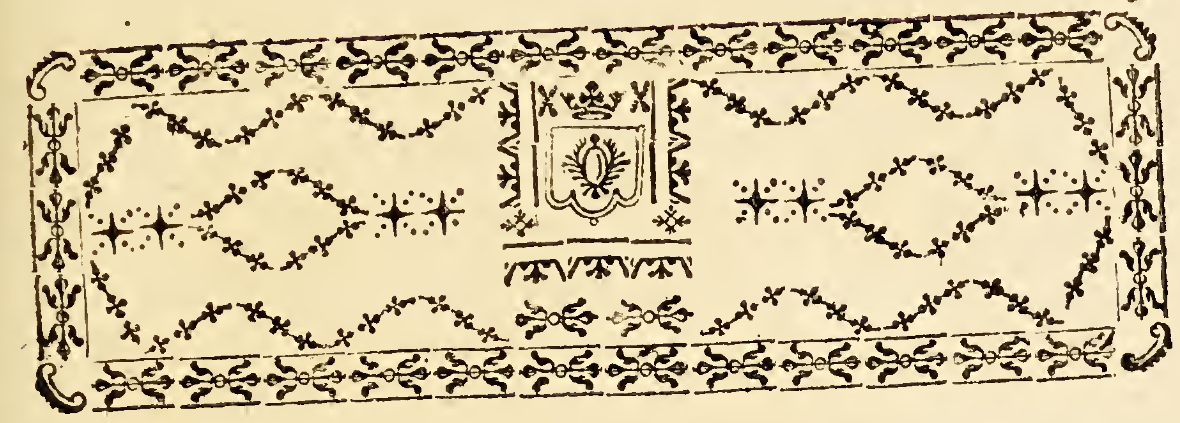
Oui, répondit l'Abbé, Madame, & je fens bien
Tous les attraits de cet amour fublime:
Mais le bonheur devient bien plus intime,
Quand l'ame unie avec le corps,
Et du cœur & des fens éprouve les tranfports.
Auprès de vous qui peut être tranquile?
Et je veux vous prouver par démonftrations,
S'il eft auffi facile....

—— Eh fi! Monfieur, de ces fottes façons
Ne pouvez-vous donc vous défaire?
—— Eh bien! Madame, il faut vous fatisfaire,
Et de vous refpecter je fais bien le ferment.
Or, ce refpect étoit impertinent.
Au fond, Dame Honefta ne le demandoit guere:
Pour mieux déguifer fa colere,
Elle fit femblant de fortir:

Le jeune Abbé fit ſemblant de dormir,
Quand Honeſta ne ſachant plus que faire,
Revint dans ſon appartement.
Elle fut s'aſſeoir cependant
A ſes côtés : puis d'une main legere
Qu'elle paſſe ſur le velour,
Elle veut l'éveiller. Conduite par l'amour,
Sa main touche un objet frémiſſant de colere.
Elle tréſaillit à ſon tour :
Et ne pouvant réſiſter qu'avec peine,
Au feu brûlant qui circule en ſes veines,
Elle pouſſe l'Abbé qui ſommeilloit toujours.
Jouons, dit-elle, allons jouons, mon ame :
Eh ! non morbleu, s'écria le vaurien,
Vous auriés trop beau jeu, Madame,
Vous connoiſſés le mien.







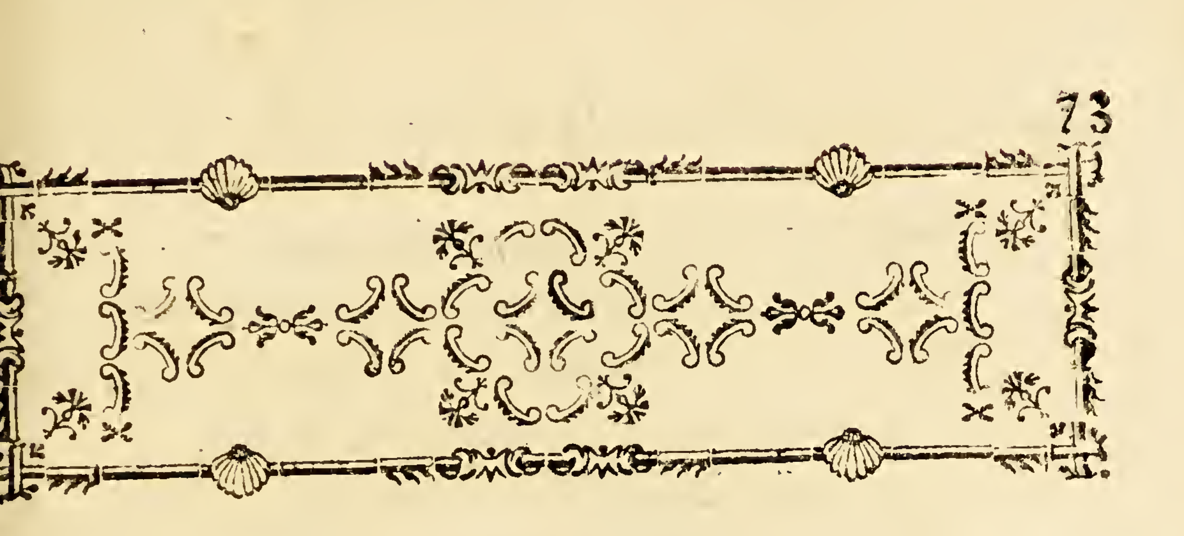
LE
PUCELAGE.

Mion jouant avec ſon bon Papa,
Le careſſant de ſes deux petits bras,
Lui dit : mon bon, qu'eſt-ce qu'un Pucelage?
Papa riant du petit babillage,
Lui répondit : ma Fille, c'eſt un bien
Que nous avons; mais qui s'envole
  Auſſitôt que la queuë lui vient.
Point n'oublia Mion cette parole.
Un jour, voyant autour du petit rien,
Qui tant nous plaît & que pour moi j'adore,
Certain duvet que l'amour fait éclore;
Mion courant, près de Papa s'en vient.
Ah! j'ai perdu mon gentil Pucelage.
    Quoi Mion, à ton âge?
Lui dit Papa : tu n'y penſes pas bien?
-- Mais vois plutôt! comme la queuë lui vient.

LE DEPART

DE LA

GARNISON.



LE DÉPART
DE LA
GARNISON.

Riche Bourgeois, petit Seigneur,
De vos Enfants, voulés-vous être Pere,
Gardés-vous bien de prétendre à l'honneur
De recevoir chés vous pinpants célibataires.
Si par hazard quelqu'un de vos Confreres,
A votre front a joué méchant tour,
Vous pouvés le lui rendre avec sa femme un jour:
Mais nos Abbés, nos brillants Militaires
N'en prennent point pour en avoir toujours.
Ces beaux Messieurs ne vous rendront visite,
Si près de vous quelque jeune tendron
Ne les attire: & d'un air hipocrite,
Dieu sait alors s'ils vous courtiseront.

A ces hauts faits Capitaine est habile:

Arrive-t'il dans quelque Garnifon,
Il n'eft point de Femme gentille,
Dont auffitôt il ne fache le nom:
Si la poulette eft farouche ou facile,
Et le mari complaifant ou fâcheux:
S'il n'eft perfonne dans la Ville,
A fes dépens qui foit heureux.

A ces plumets que porte foit bien clofe:
Ils ne demandent autre chofe,
Que d'y mettre un pied feulement.
Cocarde blanche eft un aiman
Qui tout attire. Auffitôt on s'arrange,
On fe prête un commun fecour.
Quelquefois on fait un échange,
Quand dans la Ville on fait un long féjour:
Jufqu'au départ pourtant on garde le filence;
Mais dès qu'on ne voit plus les tours,
Chacun de fes amours,
Aux autres fait la confidence.
Dès le premier dîner le plus jeune commence,
Et doit conter fon meilleur tour.
Les coudes fur la table on écoute l'hiftoire:
A-t'il fini, chacun boit à la gloire
De l'Héroïne & du Héros;
La joie redouble, & le vin qui pétille,
A chaque inftant fait jaillir le bon mot.

Pauvres Epoux! bons Peres de Famille!
A ces repas, que vous êtes bernés!

A qui mieux mieux chacun vous pille:
Au ſarcaſme piquant tout eſt abandonné:
Et tout repas de Corps eſt l'effroi d'une Ville.

Dans un de ces brillants repas,
Ainſi parloit un jeune Capitaine:
Meſſieurs, vous connoiſſez Helene,
Et ſa jeuneſſe, & ſes appas:
Mais ce que vous ne ſavez pas,
C'eſt que j'avois ſur elle droit d'aubaine.
Lorſque j'en eu pitié, hélas! la pauvre enfant
Mourroit d'amour: je n'eûs donc pas de peine.
J'étois reçu chez la Maman,
Helene avoit le cœur fort tendre,
Je ſuis jeune, vif & preſſant,
Qu'eut-elle fait pour ſe défendre?
Bientôt je fus heureux Amant,
Et de ſes doux appas le Seigneur & le maître.

J'étois heureux autant qu'on le peut être,
Lorſqu'on jouit des doux embraſſements
De Beauté pleine d'agréments,
Qui paſſionément nous aime,
Et que nous chériſſons de même.
Mais au malheur nous mena le plaiſir;
Et de mon aimable poulette,
Je voyois tous les jours la taille s'arrondir.
On eſt tranquile avec une griſette:
On ne court pas le riſque d'épouſer:
Mais avec elle on pouvoit m'y forcer.

Me marier eut été ridicule :
Je lui fis entendre raifon.
Vous connoiffés le Confeiller Domon,
C'eft un vrai fot, imbécile & crédule,
Un vrai Mari : du maître fat,
Depuis longtems elle étoit courtifée :
Il parloit bien de paffer le Contrat ;
Mais notre affaire étoit preffée ;
Et lui, la renvoyoit à la fin de l'année.
Il s'agiffoit de le hâter.
Tromper un fat fut toujours chofe aifée :
On feignit de le mieux traiter.
Dans le panneau tombant tête baiffée,
Le Confeiller Domon demande un rendés-vous.
On le refufe ; on fait la courroucée ;
Domon preffant fe jette à fes genoux,
Helene céde, & feint d'être appaifée.
Elle confent enfin à fes ardents defirs.
Le galant Confeiller frétillant de plaifir,
S'en va tout préparer d'une ardeur empreffée ;
Jeunes Faifants, Paté chaud de Perdrix,
Dindonneau de Trufes garni,
Culs d'Artichaux, gibier de bonne mine,
Deux grands flacons de vin exquis,
Bonbons ambrés, petites liqueurs fines,
En grand fecret dans un panier font mis,
Puis emportés chez la Poulette.
Ce jour la belle eut grand mal de tête,
Et fit femblant d'aller fe mettre au lit.
Domon dans fon plus belle habit,

Ne manqua pas de fe rendre à la fête.
Vous jugés bien que j'étois averti,
Chez la Maman je fus fouper auffi.

A la fin du repas, la perfide Soubrette
Vint avertir dans le Salon,
De ce qui fe paffoit chés fa maîtreffe Helene.
J'étois l'ami de la maifon,
Et l'on ne pouvoit pas me cacher cette fcene ;
Notre Confeil fut court : en main l'eftramaçon ;
Nos chapeaux en mauvais garçon,
D'un coup de pied jettant la porte à terre,
Nous arrivons comme un coup de tonnerre:
En ce moment à fa Divinité,
D'un champagne mouffeux Domon offroit un verre.
Elle s'évanouit, comme il eft arrêté ;
En pareil cas c'eft un ancien ufage.
Bouche béante, & d'un air hébêté,
Domon le verre en main reftoit comme une image.
Duni vouloit le poignarder
Et lui lançoit de grands coups d'eftocade :
Moi, j'opinois pour lui donner
Par provifion cent coups de baftonnade :
Et l'infortuné Confeiller
A deux genoux nous demandoit fa grace.
A la raifon l'emportement fit place,
Et l'on en vint au pourparler.

Ici, vous jugés bien qu'Helene reffufcite ;
Et ne manque pas de pleurer.

Joignant les mains, la petite hypocrite
Me prioit de tout arranger.
Ce n'étoit pas petite affaire:
Domon prit ſon ambaſſadeur.
Helene en fut Plénipotentiaire.
Je fus chargé des intérêts du Frere:
J'étois de plus médiateur,
Et comme tel, j'ouvris la conférence
Par obſerver que l'injuſte aggreſſeur,
Avoit mérité ſon malheur
Par l'excès de ſon imprudence:
Puis en grand Négociateur,
Du Miniſtre ennemi j'attendis les avances.
Content de la ſincérité
Dont traitoit avec moi mon charmant adverſaire,
Nous eûmes bientôt arrêté
De la paix les préliminaires:
Voici, Meſſieurs, les articles dictés.

Pour appaiſer la malheureuſe affaire,
Qui vient de s'élever entre les deux maiſons;
Au Chevalier Duni, le Conſeiller Domon
Demandera la main de la charmante Helene.
Et pour écarter tout ſoupçon,
Que l'aggreſſeur cherche à donner le change,
Un dédit de cent mille francs
Sera remis avant l'échange,
Au Chevalier Duni pour être ſon garant.
En faveur de cette alliance,

Chacun promet de conferver la paix,
Et bon accord, parfaite intelligence
Entre les deux maifons regneront déformais.

Du Ciel cette paix fut bénie.
L'heureux Domon, de fa femme chérie,
Petite Fille eut au bout de fix mois:
Le Ciel auffi récompenfa mon zèle,
Et je gardai tout à la fois
L'amitié du Mari, & mes droits fur la Belle.

A toi Durfé, c'eft à préfent ton tour.

—— Avec la petite Daucour,
Je vais, Meffieurs, vous conter mon hiftoire:
Elle n'eft pas fort à ma gloire:
Mais fi je n'ai pas mérité,
Que pour me célébrer la razade foit prête!
Vous la boirés du moins à ma fincérité.

Daucour eft jeune, elle eft belle & bien faite:
On prétend à la vérité,
Que tous les foirs fur fa toilette
Elle peut quitter fes atours;
Et que fon tein, que la pomade apprête,
Des cinq couleurs emprunte le fecours:
Mais qu'elle doive à la nature,
Ou bien à l'art la fraîcheur de fon tein;
Que fes appas, ainfi que fa parure,
Elle emprunte tous les matins;

Qu'importe, puifqu'elle eft jolie !
De fon efprit le charme féducteur,
Et fa fine coquetterie,
Eurent bientôt charmé mon cœur ;
Et je l'aimois à la folie.
De fon Mari la fombre humeur,
Pour moi feul étoit adoucie :
J'avois trompé fa jaloufie,
En feignant d'être épris ailleurs.
Je fus plus loin, & de fa confiance
Dans peu de temps je devins poffeffeur :
De tous leurs différens, heureux Médiateur,
Entr'eux je ramenois fouvent l'intelligence.
Ce vieux jaloux fans défiance,
Chez lui me voyoit chaque jour,
Et de pofféder la Daucour,
J'acquis bientôt la flatteufe efpérance.
Menus plaifirs, fi connus de l'amour,
M'étoient donnés fans réfiftance :
Encore un pas, & j'allois être heureux :
Mais de fes furveillants l'exacte vigilance,
S'oppofoit toujours à nos vœux.
Nous gémiffions de cet obftacle,
Et pour le furmonter je faifois de mon mieux :
Quand, je ne fais comment, un jour au fpectacle
Je m'apperçus que de Mons de Méfieu
La Daucour étoit fort connue.
Je crus d'abord que j'avois la berlue
Et me frottai fouvent les yeux :
Bientôt je vis qu'une langue muête,

Que

Que nous avions inventée entre nous,
De nos ſeuls amours n'étoit pas l'interprête,
Et que Madame la coquette,
A d'autres en avoit fait part:
Pour découvrir cette intrigue ſecrette,
J'obſervois tout d'un avide regard;
La Daucour faiſant la diſtraite,
Laiſſe tomber ſon manchon.
A le ſaiſir Mons de Méſieu s'empreſſe:
Survient autre diſtraction,
Sans y ſonger on le lui laiſſe.
Il ne le garda pas en vain:
Bientôt je vis ſa groſſe main
Qu'il tiroit de ſa poche, en tenant une lettre;
Dans le manchon elle vint la remettre:
Et puis d'un air tendre & badin,
Mons de Méſieu s'empreſſa de le rendre.
C'étoit aſſez & beaucoup trop apprendre:
Je viens chez moi la rage dans le cœur,
A l'infidelle écrire pis que pendre,
Et lui répéter cent horreur.
On ne dicta jamais lettre ſi bien écrite,
Et les injures d'un Amant,
Ont quelque choſe de piquant,
Que n'ont pas les fâdes redites
Des lieux communs rebattus ſi ſouvent.

Je m'empreſſai de me rendre chez elle:
Mais j'en reçus l'accueil le plus charmant;
Jamais je ne la vis ſi belle;

Jamais regard plus féduifant
Ne m'avoit lancé l'infidelle ;
Jamais je ne fus plus Amant:
J'allois donc déchirer ma lettre,
Quand tout à coup je vis paroître
Mons Méfieu d'un air triomphant:
De ma fureur je ne fus plus le maître,
Je courus vîte la remettre :
Et puis je fortis brufquement.
Ma colere étoit bien mal vue:
A peine je fus dans la rue,
Que le répentir la fuivit:
Mais en amour c'eft l'ordinaire,
On fait ce qu'on ne devroit pas
Et jamais ce qu'on devroit faire.

Je promenai tout le foir à grands pas,
De mes foupçons accufant l'injuftice :
Pour le billet il n'eft de facrifice
Que je n'eus fait. Je me traitai de fou,
De Vifigot, d'abfurde, vifionaire,
Qui s'étoit forgé cent chimere
Et qui n'avoit rien vu du tout.

Jamais je n'euffe eû le courage
D'y retourner le lendemain:
Mais je reçus dès le matin
De mon pardon l'heureux préfage.

Par un billet qu'avoit écrit fa main,

J'étois prié de me rendre chez elle.
Je le baiſai cent fois avec tranſport,
Et volant aux pieds de ma Belle,
J'expiai par mille remords
De mes ſoupçons l'injuſtice cruelle.
En amour petite querelle
Ne ſert qu'à rendre mieux d'accord.
Nous nous jurons une ardeur mutuelle;
Nous promettons de redoubler d'effort,
Pour du bonheur atteindre enfin le faite;
Je m'y croyois : ma joie étoit parfaite
Et j'en devins plus amoureux encor.

Après la Comédie il vint beaucoup de monde,
Et Mons Méſieu, que Dieu confonde!
Ne manqua pas de s'y rendre à ſon tour.
J'étois placé derriere la Daucour:
De l'obſerver j'aurois fait conſcience,
Elle m'aimoit ſi tendrement!
J'en avois eû tant d'aſſurance!
Que j'euſſe été le plus indigne Amant,
Si de la ſoupçonner j'avois eû l'imprudence.

Mons de Méſieu étoit venu s'aſſeoir
A ſa partie, & faiſoit l'agréable.
On y rioit beaucoup : je fus curieux de voir
Ce que faiſoit cet homme aimable.
Je me retourne promptement,
Et je vois une main qui s'avance en cachette,
Pour gliſſer un poulet charmant;

C'étoit encor celle de ma coquette.
Mons de Méſieu avoit perdu la tête ;
On lui parloit en ce moment ;
J'avance ma main ſur le champ,
Et la Daucour qui croit que c'eſt la ſienne,
Laiſſe tomber le poulet dans la mienne.

J'étois dans un état violent :
De le lire brûlant d'envie,
Je fis un ſigne à d'Eſparnant,
Qui prit ma place à la partie.
Que croyez-vous, Meſſieurs, qu'étoit ce billet doux.
Ce n'étoit rien qu'un rendez-vous
Que l'on donnoit avec ces circonſtances.
Je crus que j'en deviendrois fou ;
Je faiſois cent extravagances,
Mais la raiſon enfin
Me ramenant à la prudence,
Je renfermai mon noir chagrin,
Et dans l'appartement je vins,
Du moins tranquile en apparence,
Pour y méditer ma vengeance.
J'en trouvai bientôt le moment.
Tandis que toute l'aſſemblée
Alloit quitter l'appartement,
Le Mari ſe chauffant devant la cheminée
Et ſes mains derriere ſon dos,
Tenoit renverſé ſon chapeau,
Je m'approchai ſans lui rien dire,
Et j'y jettai le billet de Daucour :

Bientôt après il le retire,
Et tout furpris, fort pour le lire.
Je ne fais pas ce qu'il fit au retour;
Mais je fais bien que dès le point du jour,
Chacun délogea fans trompette,
Et que Madame la coquette
Se vit réduite à conter fes amours
Aux doux échos de la Montagne;
Que confinée au fond d'un vieux Château,
Elle devoit de fa trifte Campagne
Ne pas revenir de fitôt.

La Daucour foupçonna bientôt
A qui de fon malheur elle devoit fe prendre:
Elle brûloit de me le rendre.

Je crois, Meffieurs, vous avoir déjà dit,
Que pour moi de fon vieux Mari
L'humeur fombre étoit adoucie;
Tourmenté par fa jaloufie,
Il m'écrivit de l'aller voir.

C'eft en amour furtout que le flatteur efpoir
Pour jamais ne nous abandonne,
J'y volai donc : je croiois que perfonne
De ce tour ne me foupçonnoit;
Pour fe venger on m'attendoit.
On me reçut pourtant à l'ordinaire,
C'eft-à-dire, Meffieurs, on me reçut très-bien.
La Daucour fut fi bien retenir fa colere,

Que je ne m'apperçus de rien.
La friponne étoit trop jolie ,
Pour garder de fa perfidie
Le fouvenir : en voyant fes beaux yeux,
. J'oubliai tout, jufqu'à Mons de Méfieux.

Un jour qu'auprès de cette Belle,
Je me plaignois de n'être pas heureux ;
Que voulés-vous ? me difoit-elle ,
Je le defire autant que vous ;
Mais vous voyés, de mon jaloux
Je fuis toujours plus obfédée ;
A la Campagne il ne m'a reléguée,
Que pour mieux me perfécuter.
Mais vous Durcé, de l'écarter
Pourquoi n'avoir pas eû l'idée ?
Plus que jamais vous m'y verrés prêter :
Dites-lui dès demain, qu'une affaire preffée
Vous oblige de nous quitter.
En feignant d'être incommodée,
Je tâcherai de le porter
A vouloir vous accompagner.
On arrangera fa voiture,
Pour que l'effieu fe brife au milieu du chemin ;
Sur vos chevaux vous reviendrez foudain,
Dans la cabane au bout de la pâture,
Que vous vites hier au foir ;
Et là, Durcé, vous pourrés bien y voir
Jeune perfonne avec un cœur fort tendre,
A qui rien ne feroit plus doux,

Que de ſe voir ſeule avec vous,
Sans que l'on puiſſe la ſurprendre.
De plus charmant que pourroit on entendre ?
C'étoit Venus, c'étoit Cypris,
Qui promettoit à ſon cher Adonis
Un bonheur dont les Dieux auroient pris de l'envie.
Je ſerois mort, ſi l'on perdoit la vie
Dans un excès d'amour & de plaiſirs.
Tout concourut à combler nos deſirs :
Le vieux jaloux à nos vœux fut docile,
Et dès qu'il apprit qu'à la Ville
Le lendemain je devois retourner,
Il dit qu'ayant affaire en un prochain Village,
Il m'accompagneroit la moitié du voyage.
Le lendemain arrive & nous voilà partis.
A moitié du chemin notre eſſieu ſe rompit;
Eh ! vîte, un Maréchal, un Charron, on enrage !
Il n'en eſt point dans tout le voiſinage,
A reſter ſur la route on ſe trouve obligé;
Et moi, riant de tout ce tripotage,
Du vieux jaloux je prends ſoudain congé,
Et montant à cheval, je pars à tire d'aîle
Pour aller retrouver ma Belle :
Brûlant d'amour & de plaiſir,
M'abandonnant au plus tendre deſir,
Des vents j'égalois la vîteſſe :
J'arrive enfin tout rempli d'allégreſſe
A la Maiſon du rendez-vous;
Vous croyez que je vais y trouver ma Maîtreſſe;
Vous le croyez, non, Meſſieurs, point du tout.

A la petite Maiſonnette
Je trouve.... Qui? grand viſage de bois;
Porte fermée; & ſur elle je vois
De cornes une paire énorme.
J'approche encor, tout au bas j'apperçois
En groſſe lettre : *Attendez-moi ſous l'orme.*
En jurant Dieu, je repars à l'inſtant,
Peſtant contre mon avanture.
Que diriez-vous que je vis en rentrant?
De Mons Méſieu j'apperçus la voiture
Qui revenoit du Château de Daucour.
Etois-je aſſez confondu dans un jour!
Faire un éclat eût été ridicule,
Il falloit bien avaler la pillule.
Je revins donc tranquillement chez moi;
Mais prêt à ſoutenir, que ſi d'une coquette,
On peut ſans être un ſot, être dupe une fois,
Il faut pour l'être deux, avoir perdu la tête.

—— Parbleu, Durcé, tu gâtes le mêtier,
Dit auſſitôt ſémillant Chevalier;
Qui jamais a vu, qu'à ton âge
On ſoit encore un Ecolier,
Et jaloux comme un vieux Sauvage?
Parbleu! je ſuis charmé du tour
Que t'a joué la petite Daucour,
Et ſi le monde étoit bien ſage,
On banniroit de la ſociété
Tous ces triſtes ſupôts de la fidélité.
Le grand malheur que d'être un peu volage,

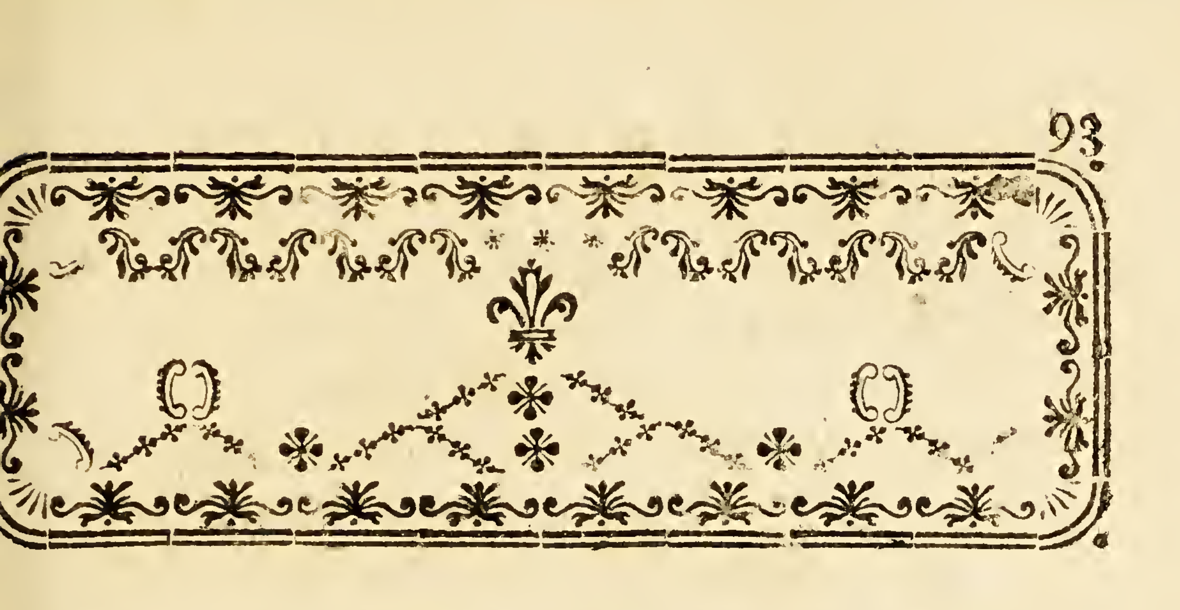
De tromper un jaloux Amant!
Crois-tu qu'aux Maris feulement
Il foit permis de faire piéce?
Nous trompons bien, nous, nos Maîtreffes;
N'ont-elles pas le droit de nous en faire autant?
Que deviendrions-nous, fi de perfévérance
Le volage Amour fe piquoit?
Le trifte ennuy parmi nous regneroit,
Sous le beau nom de la conftance;
Et deux à deux on fe confineroit
Comme de fâdes Tourterelles:
Des Céladons te voilà le modèle:
Parbleu, mon cher, je ne fuis pas des tiens,
Non plus que la belle Fontête,
Sur qui, Meffieurs, va rouler l'entretien.
Vous connoiffez la bonne tête;
Elle eft un peu plus que coquette:
Mais un défaut fi joli,
Ne la rend que plus parfaite.
Il n'eft qu'un fot, un benêt, un Mari,
Qui d'un pareil défaut foit en droit de fe plaindre;
Pour nous il fait notre bonheur.
Or, avec elle, on n'a jamais à craindre
De la vertu l'ennuyeufe rigueur,
Ni d'un amour trop long l'affomante fâdeur.

Elle étoit arrangée avec ce grand d'Efage;
Je connoiffois le perfonnage:
Malgré fon énorme grandeur,
Il eft bien petit, je vous jure;

Et ſi d'Hercule on lui voit l'encolure,
On ne lui trouve pas ſa brillante valeur.
Trop connoiſſeuſe étoit Fontête,
Pour que de ce foible Athlete
Elle ſe foucia jamais;
Et lorſque je me préſentai,
Madame, à changer étant prête,
Du bon moment je profitai.
Meſſieurs les détracteurs de la coquetterie,
Qui prêchés l'amour excluſif,
Je voudrois bien ſavoir ce qu'il eſt de ſi vif
Dans la fâde monotonie
D'un amour à grands ſentiments?
Ce qu'il eſt donc de ſi plaiſant,
A voir toujours même viſage,
Même douceur, même ſoin complaiſant?
Moi, j'aimerois autant être en ménage.
Vous jugés bien, Meſſieurs, qu'avec ce goût,
Je devois adorer la Belle:
C'eſt un tréſor, un vrai bijou;
L'ennui n'approche jamais d'elle.
Aujourd'hui petite querelle,
Demain un racommodement,
Que ſuit une folie nouvelle,
Que l'on répare tendrement
Et que demain on renouvelle,
Pour ſe racommoder encor
Et ſe brouiller tout de plus belle.
Toujours brouillés, toujours d'accord,
Nous menions tous les deux la plus joyeuſe vie,

Elle a furtout les plus vives faillies.
Un beau jour que j'entrois à fon appartement,
Vêtue affez legérement,
Sur fa fenêtre elle étoit accoudée:
Son cher époux étoit dans le Jardin,
Qui travailloit la farpette à la main,
Et faifoit élaguer fa magnifique allée,
En dirigeant lui-même fes ouvriers.
Or, je ne fais par qu'elle fantaifie,
De lui faire il me prit envie
Ce que par fois fait un puiffant Levrier,
Quand il eft amoureux d'une belle Levrette;
Mais fur le champ la voilà de crier:
Eh! mon ami, eh! Fontête! Fontête!
Taifez-vous donc, je lui dis promptement;
—— Etes-vous folle? eh! Madame, comment,
Dit le Mari? —— Prend garde, mon enfant,
Prend garde au bois qui tombe fur ta tête!





LES DEUX TROUS.

Un vieux Seigneur, que nommer je ne veux,
Pour adoucir les chagrins de la vie,
Avoit pris Femme & fringuaute & jolie:
Il en étoit tendrement amoureux,
Comme on l'étoit du temps de Charlemagne:
Et que faisoit son aimable Compagne
De cet amour? L'aimoit-elle bien fort?
Pas tout-à fait: car sans beaucoup d'effort,
Jeune blondin fit trouver à la Belle,
Que son Mari beaucoup plus lui plairoit,
Si moins aimant, il s'éloignoit plus d'elle.
De ses côtés le Vieillard ne bougeoit.
En vain cherchant un tête à tête,
Faisant sa cour assidument,
Auprés de tous les deux on voyoit le galant.
Mais un beau jour, tous les trois en goguette

Etoient allés chés un Monſieur Damon,
Ami, parent, voiſin de la maiſon.
Beſoin ſecret vient preſſer Iſabelle,
(Car s'eſt ainſi que la Dame s'appelle)
D'aller aux lieux que l'on ne nomme pas.
Même beſoin conduiſit ſur ſes pas
Monſieur Damon; il y trouve ſa belle,
Et plein d'ardeur s'élance dans ſes bras.
Fi! dirés-vous; quoi; dans ces lieux immondes...
Mes chers amis, en ce bas monde,
Peut-on trouver parfait contentement?
Moins délicats furent les deux Amants,
Et de ce lieu ſagement profitérent.
Or, dans ce lieu ils ne s'ennuyoient guère;
Quand le Mari s'en vint les y troubler.
Même beſoin avoit ſu l'appeller
Mal à propos : il frappe donc au gîte;
Ouvrés, dit-il, de grace! ouvrés-moi vite,
Je ſuis preſſé. —— Je ne puis mon ami;
En attendant, fais un tour dans la ſalle:
—— Et l'autre trou? reprend notre Mari:
—— L'autre, mon cher, il eſt parbleu trop ſale.



LE SERAIL
MIS
EN LIBERTÉ.



LE SERAIL MIS EN LIBERTÉ.

Assis ſur le trône d'Otman,
Le jeune Achmet, Empereur Muſulman,
Gouvernoit l'Europe & l'Aſie,
Du ſein des douces voluptés.
De mille fringuantes beautés,
Dans ſon Sérail une troupe choiſie,
Offroit au trop heureux Achmet,
Le bonheur que le faux Prophête
A ſes Elus dans l'Alcoran promet,
Quand cent Houris d'une beauté parfaite,
En charmant à la fois & le cœur & les ſens,
Leur feront éprouver ce torrent de délices,
Qu'a réſervé l'éternelle Juſtice,
En l'autre Monde aux vrais Croyants.

De ces plaiſirs ſi raviſſants,
Le jeune Achmet avec cent Odaliques,
Dans celui-ci pouvoit éprouver l'avant goût:
Mais il ſavoit qu'au pouvoir deſpotique,
(Et pour un Turc c'étoit ſavoir beaucoup)
On obéit ſouvent par pure politique,
Et non par un amour conſtant.
Laiſſons, diſoit-il, les tyrans
Ravir à la reconnoiſſance,
Au reſpect, à l'obéiſſance,
D'inſipides faveurs que dédaigne l'amour,
Dès qu'il ne les doit pas au plus tendre retour.
Pour nous, goûtons la douce ſimpathie,
Les rapports mutuels, les tendres ſentimens,
Nés du charme ſecret qui lie
Le cœur fortuné des Amants.

Occupé de ces ſentimens,
Le tendre Achmet voyoit ſouvent ſes Belles,
Et ſe conduiſoit avec elles,
Moins en Maître qu'en Courtiſan.
Chaque jour l'amoureux Sultan
Inventoit au Sérail une fête nouvelle;
On y voyoit tous les plaiſirs,
Voler au devant des deſirs,
Et de nouveau les faire naître.

Mais comment un grand Prince, un Maître,
Doit-il s'y prendre, pour ſavoir
Quand dans les bras d'une Amante adorée,

De ſes faveurs ſon ame eſt ennivrée;
S'il ne les doit qu'au rigoureux devoir,
Ou ſi par l'amour ſeul elles ſont accordées.
Perſécuté par ſes idées,
Dans les bras de l'amour Achmet ne trouvoit plus
Que des ſoucis amers, & des peines cuiſantes;
Croyant toujours que ſes femmes tremblantes
N'accordoient rien qu'au Deſpote abſolu.

Il faut ſortir d'inquiétude,
Dit-il un jour : & cette incertitude
Eſt plus cruelle que la mort:
Sçachons du moins quel eſt mon ſort;
Je ſais qu'on n'en eſt pas le maître,
Et que le cœur ſent malgré ſoi :
Mais n'importe, il faut connoître
Si l'on m'aime de bonne foi.
Je ne veux qu'un aveu ſincere;
Et je jure par Mahomet,
Que celle à qui le tendre Achmet,
Malgré ſes ſoins, n'aura pû plaire,
Aura le choix d'un autre Epoux.

Mes chers amis, peut-être penſez-vous
Que le Sultan faiſoit une folie;
Qu'on doit jouir des charmes de la vie,
Et non pas les approfondir.
J'en dis autant : & le plus doux plaiſir,
Eſt une fleur, qu'à fâner on s'expoſe,
Dès qu'on en veut approfondir la cauſe.

Qu'importe, hélas! de détruire une erreur,
Lorfqu'elle fait notre bonheur?
N'eft-elle pas mille fois préférable
A la trop dure vérité?
D'un menfonge riant le preftige agréable,
Vaut mieux fouvent que la réalité.

Mais de cette philofophie,
Le fier Sultan ne prit pas des leçons:
De rafiner fur tout il avoit la manie;
Chaque mortel a fa folie,
Et pour la conferver ne manque de raifons.

Pour charmer fa mélancolie,
Le tendre Achmet interrogea le cœur
De fes Femmes les plus chéries.

Douterois-tu de mon ardeur:
Pour toi n'eft-elle pas extrême?
Oui, c'eft toi feul, Achmet; c'eft toi que j'aime:
Mais qui peut fe flatter de captiver ton cœur?
Hélas! j'aurois pour ce bonheur,
Cent fois facrifié ma vie,
Lui dit la Sultane Zunie;
Une autre, ... une autre en dit autant.
Achmet charmé de leur tendreffe,
Se croyant adoré de toutes fes Maîtreffes,
Etoit au comble de fes vœux,
Et des Sultans le plus heureux.

Or, le bonheur jafe fans ceffe.

Ali, dit-il au grand Vifir,
J'avois depuis longtems un extrême defir
D'être informé, mais fans aucune feinte,
Si chaque Dame du Sérail
Etoit pour moi de pur amour atteinte.
Ce n'étoit pas un médiocre travail:
Mais je leur ai laiffé la liberté de dire,
Sur ce qu'elles penfoient l'exacte vérité.
J'ai vû que je regnois avec un même empire,
Et fur leur cœur & fur leur volonté.
Chaque Dame en fecret m'a cent fois répété,
Qu'elle m'aime, qu'elle m'adore;
Mais ce qui m'en affûre encore,
C'eft que leur bouche & leurs yeux,
En me jurant une flamme fincere,
Etoient d'accords dans ces charmans aveux.
Et cher Ali, mille fois je préfere,
Au rang fuprême, à l'éclat des grandeurs,
Le plaifir de regner en Amant fur les cœurs.

Qu'on chériffe à la fois, qu'on aime, qu'on revére
Le plus grand Prince de la terre;
Et que des hommes le plus beau,
Répondit le Vifir, dans le cœur d'une Femme,
Allume la plus vive flamme,
Ce n'eft point là, Seigneur, un prodige nouveau,
Et je n'y vois rien qui m'étonne:
Mais, fi ta Hauteffe pardonne,
Je lui dirai naïvement,
Sur cet amour, quel eft mon fentiment.

Oui, dit Achmet, je le veux, je l'ordonne.

Auprès d'elles, Seigneur, tu n'es aſſûrément
En concurrence avec perſonne:
D'ailleurs, il n'eſt aucun Amant
Dont les ſoins empreſſés & le tendre langage,
Puiſſe te ravir leur hommage.
La porte du Sérail s'ouvre à ta ſeule voix:
Elles n'ont vû jamais perſonne autre que toi:
Premiere & principale choſe.
Tu ne crains pas pour même cauſe,
Que quelque fortuné vainqueur
Puiſſe te ravir leur faveur:
Que l'attrait du plaiſir puiſſe un jour les ſéduire:
Qu'à l'infidélité l'on puiſſe les conduire,
Par un chemin ſemé de fleurs:
Mais qu'à ces Femmes ſi jolies,
Qu'à ces Amantes ſi chéries,
On laiſſe le libre pouvoir
D'aller, de venir & de voir,
Comme en Europe, comme en France;
Tu les verras rechercher des Amans,
Et dans leurs bras oublier leurs ſerments.
Sur leurs propos compter en aſſurance,
C'eſt vainement toi-même t'égarer:
Et les careſſes fugitives
De tes belles captives,
De leur amour ne peuvent t'aſſurer.
—— Mais j'ai vû des tranſports, te dis-je!
—— Crois-moi, Seigneur, tranſports de vanité

Ou d'intérêt. Or, quel prodige?
— Non, j'ai vû les transports d'un amour exalté...
— Tu les a vu dans quelqu'une peut-être,
Qui distinguoit l'Amant du Maître?
Mais dans toutes, c'est une erreur.
— Par Mahomet! dans toutes je te jure.
— Je le crois, sublime Seigneur:
Mais c'est un mouvement qu'excite la nature;
Que produit la chaleur du sang;
Un transport de tempérament,
Et qu'à sentir elles sont toujours prêtes:
Les Femmes, sans être coquettes,
N'aiment pas un oisif amour:
Dans le plaisir impatientes, vives,
C'est le plaisir qui les captive:
Et quand tu verrois tour-à-tour
Les Odaliques de ta Cour;
Ce n'est jamais qu'une trompeuse amorce,
Qui de la volupté ne montre que l'écorce;
Qui sans le satisfaire allume le desir,
Et fait chercher ailleurs d'illusoirs plaisirs.
Près de quelque Assekis charmante,
Pour quelque tems te voit-on assidu;
Donne-tu le mouchoir à ses graces touchantes,
Dès ce moment tous tes soins sont perdus.
Dans tous les cœurs germe la jalousie,
Et la froideur, & la haine & l'envie.
Qui peut mettre l'amour d'accord?
Les Muets, un beau matin, vuideront la querelle:
Une mort terrible & cruelle,

Terminera les jours de l'Aſſekis.
De ce tableau tu me parois ſurpris.
D'un amour pur & véritable
Veux-tu goûter le bien ineſtimable ?
Eſſaye d'éprouver le cœur
De tes eſclaves ſi fideles :
Veux-tu ſortir de ton erreur ?
Rends, un beau jour, libres toutes ces Belles ;
Qu'elles puiſſent diſpoſer d'elles,
Demeurer au Sérail, ou bien quitter la Cour :
Bientôt tu reconnoîtras celles
Dont l'amour conſtant & fidele,
Mérite un généreux retour.

-- Eh pourquoi donc, malheureux que nous ſommes,
N'aurions-nous pas le ſort des autres hommes !
Séduit par des déhors trompeurs,
Serois-je, Ali, l'eſclave de l'erreur ?
Tout cède à mon pouvoir ſuprême,
Et je n'ai pas le cœur de la Beauté que j'aime ?
Viſir, je ſuivrai ton avis :
Mais ſonge bien à la tempête,
Qui ſe prépare ſur ta tête,
S'il en arrive autrement que tu dis.

Que le Kiſlar Aga annonce pour nouvelle,
Demain au lever du Soleil,
A chaque eſclave à ſon réveil,
Qu'elle ne verra plus d'Eunuque en ſentinelle :
Que du Sultan la volonté

Eſt, que tout le Sérail ſoit mis en liberté.
Nous ſaurons, cher Ali, ce qu'en diront ces Belles.

D'un Deſpote abſolu Miniſtres odieux,
Tous les Eunuques noirs, tous ces monſtres difformes,
Dès la pointe du jour éconduits dans les formes,
Aux portes du Sérail ne frappent plus les yeux.
De la part du Sultan on dit aux Odaliques,
Que leurs charmes cachés aux yeux de l'Univers,
Recevront déſormais cent hommages divers:
Que tous les cœurs vont voler ſur leurs traces,
Et que les jeux, les plaiſirs & les graces,
Accompagnés du tendre amour,
Vont s'empreſſer de voler à la Cour.

Qui pourroit exprimer, de ſes belles captives
Les tranſports redoublés, les ſenſations vives,
Et tous les mouvements de leurs cœurs enchantés ?
O vous, jeunes Nonnains! malheureuſes Beautés!
Que des vœux imprudents, peut-être involontaires,
Retiennent dans les fers d'un Cloître rigoureux:
Vous, dont le deſtin eſt affreux,
Et dont la couche ſolitaire,
Eſt ſi ſouvent baignée de vos pleurs!
Vous ſeules, vous pourriez nous dire,
Juſqu'à quel point dut aller leur délire,
Par les tranſports qu'éprouveroient vos cœurs,
Si l'on briſoit votre eſclavage;
Et ſi, rentrant dans la ſociété,

Vous pouviez rendre un libre hommage
A l'Amour que vous regrétez.

On rendit compte à sa Hautesse,
Dès le matin, des transports d'allégresse
Que chaque Dame avoit fait éclater.
Achmet ne manqua pas d'aller les visiter.
Il se rendit d'abord chez la belle Zunie:
C'étoit la Favorite ; celle qu'il adoroit,
Celle qui mille fois auroit donné sa vie
Pour être seule aimée, à ce qu'elle disoit.
Il la trouva qui devant sa toilette,
Se préparoit à la conquête
Du premier cœur qui se présenteroit.
Elle mettoit la plus riche parure,
Elle qui dédaignoit les vains secours de l'art,
Pour la premiere fois mit ce jour là du fard.

Le Sultan en conçut un très-mauvais augure.
Poursuivant son chemin, sans lui dire un seul mot,
Fut autre part, & vit bientôt
Qu'il en étoit partout de même;
Et que chacune avec un soin extrême,
Se pomponoit devant un grand miroir.

Du Sérail cependant on ouvrit sur le soir
Les quatre redoutables portes.
Bientôt, Amants de toutes sortes,
Moussaibs, Icoglans, Ogas,
Imans, Cadis, Bostang's & Pachas,

Chiaoux, Spahis, Muphti, Visirs & Princes,
Et les Cadileskers, Gouverneurs des Provinces,
Aux Dames vont faire leur cour
Et leur parler de leur amour.
Eurent-ils un accès facile?
La demande eſt bien inutile:
Chacune eût bientôt ſon parti.
Aujourd'hui c'eſt pour celle-ci
Que l'Amour prépare une fête;
Demain c'étoit pour celle-là;
Une autre fait autre conquête:
En moins d'un mois le Sérail ſe vuida.
Dans le nombre pourtant une jeune Georgienne,
Que toujours l'Empire Ottoman
Dans ſes Annales s'en ſouvienne!
Reſtât fidelle à ſon Sultan.

C'étoit une Aſſekis, qu'on appelloit Zélide,
Qui joignoit aux attraits d'une rare beauté,
Candeur, ſageſſe & généroſité.
De ſon amour trop craintif, trop timide,
Achmet d'abord ne connut pas le prix;
Et le fier Sultan avoit pris,
De la pudeur la douce réſiſtance,
Pour celle de l'indifférence.
Accablée de ſon mépris,
Le dévorant dans le ſilence,
Elle en gémiſſoit en ſecret,
Mais ſans ſonger à l'inconſtance.

Un Frere du Sultan, le foible Bajazet

Lui rendit le premier les armes.
Epris vivement de ses charmes,
Pour la toucher prodiguant les fermens,
Par les careffes & les préfens,
Il effaya de la rendre fenfible:
Mais Zélide fut inflexible:
Son cœur étoit tout entier à l'amour.
Les Petits-Maîtres de la Cour,
(Car il en eft par tout le Monde,
Cette efpèce en tous lieux abonde,
Et chez les Mufulmans comme partout ailleurs)
Vinrent mettre à fes pieds leurs cœurs:
Mais chacun perdant l'efpérance
D'en être jamais mieux reçu,
Avec confufion tiroit fa révérence,
Et fe vengeoit par quelque médifance:
Car ce font les faveurs qu'on n'a pas obtenu,
Qu'ordinairement on publie:
Et le fat éconduit, dénigre, ou calomnie
Celle qui méprifa fes feux.

Bajazet cependant dédaigné de Zélide,
Porta fon hommage & fes vœux
A fa rivale inconftante & perfide.
Zunie avoit un cœur ambitieux,
Et cette paffion regnoit feule en fon ame:
Fermée à tout autre defir,
Du tendre amour la douce flamme,
N'avoit pour elle aucun plaifir.
Mais le Sultan gouvernoit par lui-même:

Tout reſſortoit à ſon pouvoir ſuprême:
Diſpoſant ſeul des places de l'Etat,
Il ne les donnoit qu'au mérite:
Et la Sultane Favorite,
Ne put jamais créer un ſeul Pacha:
Près de l'ambitieuſe & perfide Zunie,
C'étoit un crime pour Achmet.
Elle voyoit de Bajazet
Par les plaiſirs l'ame avilie;
Elle comprit que ſans génie,
Il ne pourroit lui-même commander,
Et qu'accablé du poids de ſa Couronne,
Content d'être aſſis ſur le trône,
Il laiſſeroit ſous ſon nom gouverner.

De vains projets Zunie étoit avide.
—— Seigneur, à Bajazet dit un jour la perfide,
Mon amour allarmé, m'engage à t'avertir,
Que tu ſommeille au bord d'un précipice,
Qui, ſous tes pas, eſt tout prêt de s'ouvrir.
Ignore-tu que le moindre caprice,
Que la moindre intrigue de Cour,
Peut trancher le fil de tes jours?
Que le Sultan ſe doit ce ſacrifice,
Dès qu'il ſera certain d'un ſucceſſeur:
De ce péril occuppe toi, Seigneur.
D'un Frere impérieux n'eſpere point de grace:
A ce moment tu vas bientôt toucher;
Une Odalique eſt prête d'accoucher:
Préviens le ſort qui te ménace,

Et fous tes coups fais tomber le tyran.
Tout eft permis au fang des Ottomans:
Il n'eft point de forfait, dès qu'il conduit au trône.
Les droits d'Achmet ne font pas plus facrés,
Et ce Sultan fi révéré,
N'étoit pas fait pour porter la Couronne.
Achmet lui-même eft un ufurpateur.
N'étois-tu pas par droit d'aîneffe,
De Soliman le Succeffeur ?
Pour la Mere d'Achmet, fon aveugle tendreffe
Te priva de ce rang, digne de ton grand cœur,
Pour le donner au Fils de fa fiere Maîtreffe.
Il ne le doit qu'à ta foibleffe:
C'eft un trône ufurpé que tu dois lui ravir.
Ofe monter au rang de ton Ancêtre:
C'eft à lui d'être efclave, à toi d'être le Maître.
—— Oui. Mais, dit Bajazet, comment y parvenir

—— Tu fais, Seigneur, que fa Hauteffe
De l'Ulema refpecte peu les loix:
Que fans égard il les viole fans ceffe.
Le Muphti, jaloux de fes droits,
A les venger depuis longtems s'apprête:
Il fera parler le Prophête,
Et nous aurons les dévots Mufulmans.
J'ai des bijoux, de l'or, des diamants,
Nous gagnerons nos braves Janiffaires,
Aigris déjà par des Edits féveres.
Toi, Bajazet, à ton bonheur confent:
Crois le tranfport, que dans mon cœur fait naît

Le doux eſpoir de ſervir mon Amant;
En ceignant le ſabre d'Otman,
Du Croiſſant, dans trois jours, tu deviendras le Maître.

La perfide Zunie, & l'indigne Muphti,
A leurs intérêts trop fideles,
Cabalent en ſecret, gagnent tous les eſprits.
Dès la pointe du jour, un peuple de rebelles,
Proclame à grands cris Bajazet.
Des Soldats mutinés les bruyantes Cohortes,
Attaquent du Sérail les redoutables portes;
On ſe ſaiſit du malheureux Achmet;
On le dépouille avec ignominie,
Puis on le met dans les fatales Tours.

Bajazet reſpectant ſa vie,
Vouloit du moins qu'on conſervât ſes jours:
Mais la déteſtable Zunie,
Accourant comme une Furie:
—— Bajazet, penſe à l'avenir:
Qu'elle indigne pitié, lui dit-elle, t'arrête?
Eſpere-tu te maintenir,
Sans immoler ſa dangereuſe tête?
De tes bontés il ſauroit te punir.
Sa mort eſt néceſſaire au repos de l'Empire.
Pourquoi différe-tu? Par quel affreux délire
Va-tu toi-même te trahir?
Sultan, ton trône encor chancele,
Et ce coup ſeul peut l'affermir.
Crains à ton tour, que ce Peuple rebelle,

Toujours prompt à se révolter,
De sa Prison soudain ne le rappelle.
S'il t'a donné le sceptre, il peut encore l'ôter.
Prends garde à la leçon qu'en ce jour il te donne;
Tu ne peux conserver sans trouble ta Couronne,
Que par la mort de tout autre Ottoman,
Qui pourroit monter sur le trône?
Et tu dois commencer par cet ancien Sultan.

—— Ton amour t'égare, Zunie,
Dit Bajazet, il conserva ma vie,
Et ne m'immola point à cette sûreté,
A laquelle tu veux que je le sacrifie.
Qui, moi, j'aurois la barbarie
De le punir de son trop de bonté!
Contentons-nous de lui ravir l'Empire,
Sans lui faire donner la mort.

—— Sultan, je te dis encor;
Sa mort est nécessaire, & cela doit suffire.
Tout doit céder à la raison d'Etat.
Laissons ces dangereux débats;
Tout est encor dans les allarmes,
Et tu n'es point sur le trône affermi.
Je viens de recevoir l'avis,
Que le Visir a pris les armes,
Que des Spahis les Escadrons épars,
Courrent à lui de toutes parts;
Des Léventis la Troupe formidable,
S'avance sous ses Etendarts.

Annéantis d'un coup leur complot déteſtable.
La mort d'Achmet fait tomber le Viſir.
Tu le peux, tu le dois; qui peut te retenir?
D'un moment précieux il faut ſavoir jouir.
Laiſſe les vains remords à des ames communes;
Chaſſe de la pitié les clameurs importunes;
Ordonne aux Muets d'obéir promptement;
C'eſt à moi d'aſſûrer le ſceptre à ce que j'aime:
A la fatale Tour je veux aller moi-même:
Et ſuivant de tous les Sultans,
En pareil cas les prudentes maximes,
Faire à l'Etat immoler ſes victimes.

Pendant ce tems de tumulte & d'horreur,
Que faiſois-tu, Zélide infortunée?
Au déſeſpoir ton ame abandonnée,
Ne peut, hélas! que répandre des pleurs.
Ton tendre amour, juſqu'alors ſi timide,
Ne craignit plus de ſe montrer:
Près de la Tour on te voyoit errer,
L'œil abbatu, le tein pâle & livide.
Ton déſeſpoir veut en vain s'exhâler,
Tu veux te plaindre, & tu ne peux parler:
Par les ſanglots ta voix eſt étouffée;
Au fond du cœur elle rentre preſſée;
Y rétentit avec des ſons confus;
Les noms d'Achmet y ſont ſeuls entendus.
Mais quels objets inattendus,
Quel trouble affreux dans ton ame éperdue?
Quelle pâleur ſur ton front répandue?

Ah! malheureux Achmet, c'en eſt fait, tu n'es plus.
Dejà s'avance une troupe homicide
De ces Muets, miniſtres odieux
Des cruautés d'un monſtre furieux.
Zunie eſt à leur tête, & ce monſtre perfide
Marche d'un air audacieux;
Son crime éclate dans ſes yeux;
On y lit à la fois & la haine & l'injure,
La trahiſon, la fraude & l'impoſture.
A cet objet de rage & de terreur,
Zélide s'abandonne à toute ſa fureur.
D'un fer vengeur armant ſa main hardie,
Sur ſa rivale elle fond, & ſoudain
Plonge trois fois le poignard dans ſon ſein.
Meurs, lui dit-elle, exécrable Zunie:
De tes forfaits reçois le châtiment:
Tu n'accompliras pas cet affreux parricide:
Meurs à mes pieds & reconnois Zélide.

Zunie tombe, & dans des flots de ſang
Perd à la fois la parole & la vie.
Ces vils Muets, ces lâches aſſaſſins,
Qu'elle avoit amenés pour ſervir ſa furie,
Armoient pour la venger leurs criminelles mains:
Mais d'Icoglans une troupe fidelle,
Qui venoit aux pieds de ces Tours
Sacrifier à leur Maître leurs jours,
Ou le tirer des mains de ſon Peuple rébelle,
De Zélide vint au ſecours.
Le cœur rempli d'une douce eſpérance,

Vers la fatale Tour à grands pas on s'avance.
On égorge la Garde, on force la prifon.
Le malheureux Achmet, attendant le cordon,
Croyoit toucher à fon heure derniere.
Zélide vole la premiere,
Tombe à fes pieds, embraffe fes genoux.
—— Ah! cher Achmet, hélas! eft-ce bien vous?
Eh quoi! ce front eft couvert de pouffiere!
Je le vois dépouillé de tous fes ornemens!
Reprend, Seigneur, ton diadême,
Et permets que la main de l'efclave qui t'aime,
Ait le bonheur de mettre à ton turban,
La marque du pouvoir fuprême.
Elle défait fes plus beaux diamants,
Et compofe la triple aigrette,
Qui des Sultans orne toujours la tête:
Puis la met fur le front de fon royal Amant.

Aux pieds d'Achmet, le premier Icoglan
Difoit : Seigneur, difpofe de nos vies:
Il n'eft aucun de nous, qui ne la facrifie
Pour foutenir ton jufte droit:
Qui ne veuille combattre & mourir avec toi.
Il eft encor des Mufulmans fidelles:
Le Vifir les raffemble; attaque les Rébelles;
A la fublime Porte il va porter fes pas,
Viens, marche à la victoire, & volons au combat.

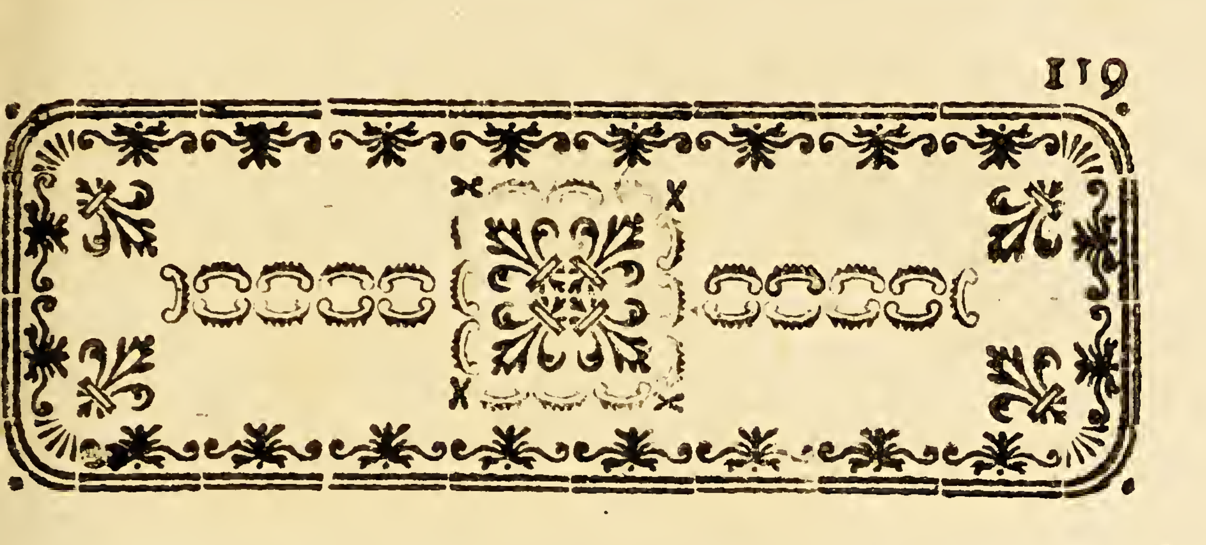
—— Je te fuivrai par tout, dit la tendre Zélide,
Et fi mon bras trop foible & trop timide
Ne peut combattre auprès de toi,

Peut-être pourra-t'il détourner la tempête,
Des traits mortels dirigés ſur ta tête.
Ah ! qu'ils ne tombent que ſur moi !
Et que j'aye le bien de conſerver encore,
Des jours ſereins à l'Amant que j'adore.

Au même inſtant, mille cris élancés
Frappent les airs, annoncent le carnage.
—— Volons, Amis, à cet heureux préſage,
S'écrie Achmet, nos vœux ſont exaucés.
Aux portes du Sérail, des Eſcadrons ſerrés
Attaquent tour-à-tour avec même courage.
Achmet arrive; & ſoudain renverſés,
D'une terreur panique ils ſe ſentent frappés.
Tout plie ſous l'effort de ſon bras redoutable.
Le Muphti conſervant un courage indomptable,
Malgré les coups du deſtin qui l'accable,
Rallie autour de lui ſes Bataillons épars,
Les ramêne à la charge, & tente les hazards.
Mais voyant du Sultan le front couvert de gloire,
Pouſſant des cris de joye & de victoire,
Les Soldats du Viſir redoublent leurs efforts,
Portent dans tous les rangs le carnage & la mort.
Les Rébelles rompus de nouveau ſe diſperſent,
Et pour éviter le trépas,
L'un ſur l'autre en fuyant tombent & ſe renverſent.
Avec ardeur le Viſir les pourſuit;
Mais le Muphti dédaignant la retraite,
Marche droit au Sultan, & lêve ſur ſa tête
Un bras par la rage conduit:
Le brave Achmet, d'un coup de cimetere

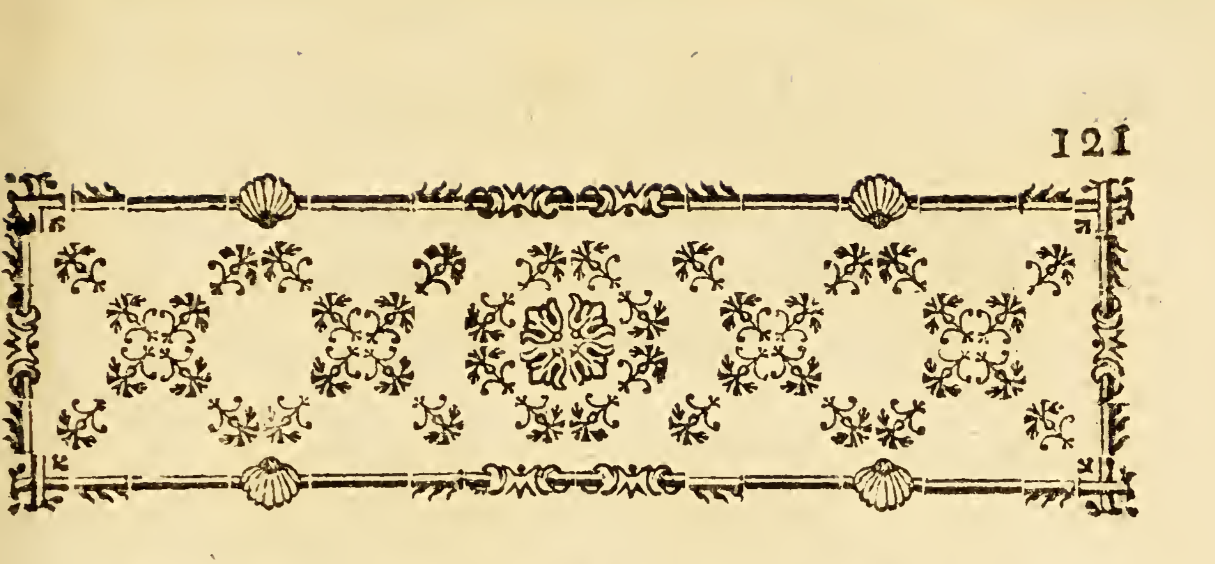
Le renverse à ses pieds, lui fait mordre la terre,
Et s'écrie à l'instant : Qu'on sauve les vaincus;
Je pardonne aux mutins leur noire perfidie.
Le corps de Bajazet fut trouvé confondu,
Sous un monceau de morts sans chaleur & sans vie.
Le Sultan délivré de tous ses ennemis,
S'abbandonnant à la reconnoissance,
Et de Zélide plus épris,
Avec elle vouloit partager sa puissance,
En la faisant asseoir sur le trône d'Otman:
Mais contente du bien d'aimer & d'être aimée,
Et de regner sur son Amant,
Zélide à ses desirs s'oppose constamment,
Et vivant au Sérail toujours plus retirée,
De ses rivales même elle fut adorée.

Prenez ces Vers pour des Chansons,
Beau sêxe, à vous je me réconcilie,
Daignez excuser ma folie.
Femme & Poëte ont des démangeaisons,
Vous, de changer d'Amants à toutes les saisons,
Nous, de jaser & de médire.
Faut-il corriger mon tableau,
Soit : il est des Femmes fidelles
Dans le Monde ancien & nouveau;
J'en ai connu & même des plus belles.
Le Sérail est rendu libre pour un moment;
Une Femme entre mille est fidelle au Sultan,
Ainsi qu'en mes Vers je raconte;
Quoi! ce n'est qu'une en mille? Eh! oui, mais c'est
un Conte.



LE CARDINAL RECONNU.

DANS une Ville d'Italie,
Pendant le joyeux Carnaval,
Deux Cardinaux eurent envie,
Pour s'égayer d'aller au Bal.
Ayant choisi gentile Mascarade,
Ils vont gaîment de tous côtés,
Faisant l'amour & donnant des cassades.
De leurs façons étoit impatient,
Certain Gascon : quand un d'eux par mégarde,
Vint lui donner un coup de pied fatal.
Le Gascon, tant soit peu brutal,
De s'écrier : B....., prennez donc garde.
Le Cardinal, interdit & confus,
Tire aussitôt par le bras son confrere,
Allons, dit-il, décampons vîte, Frere:
De par Saint Jean, me voilà reconnu.



LES ŒUFS DU MEUNIER.

Blaise, Meunier du plus prochain Hameau,
Etoit épris de la jeune Cateau ;
Il l'épousa pour se mettre en ménage :
Commencemens sont beaux en mariage.
Avec Cateau, du soir jusqu'au matin,
Le jeune Epoux vif & plein de courage,
Toujours tendoit la barre du Moulin ;
La ménagèr eût été bien plus sage :
Mais l'étourdi la mena si grand train,
Qu'elle plioit au milieu du chemin :
Le tourniquet ne broyoit plus de grain ;
Il falut donc se résoudre au chommage.
Blaise étoit jeune : aisément à cet âge
On se refait : il se remit bientôt :

Mais profitant de sa triste avanture;
Pour aller loin ménageant sa monture;
Assés souvent il prenoit du repos.

Ce tems passif déplaisoit à Cateau;
Elle eût voulu travailler sans relâche,
Toute l'année: Or, pour encourager
Son bel époux à mieux remplir sa tâche,
Dame Cateau lui donnoit à manger
Un œuf molet pour chaque moulinage
Qu'il avoit fait: on comptoit son ouvrage
Tous les matins: & pour son déjeuner,
Le nombre d'œufs que Blaise avoit gagné,
En grande pompe étoit servi sur table.

Blaise trouvoit la méthode agréable,
Et le marché tenoit gaillardement,
Quand, par la nuit surpris, hors du Couvent
Certain Frocar de la gente Cordeliere,
Vint demander à la jeune Meuniere,
Table & couvert pour la nuit seulement.
—— Bien volontiers, lui dit-elle, cher Pere;
Mais vous serez peut-être mal ici:
Pour Blaise & moi nous n'avons qu'un seul lit
Vous le céder ce n'est pas une affaire;
Moins aisément vous serez bonne chere,
Car je n'ai rien digne de vous offrir.
—— Oh que si fait! lorgnant sa colerette,
Dit le Frocar. L'aiguillon du desir
Déjà pognoit sous sa grise jaquette.

Cateau n'avoit pas tout-à-fait vingt ans.
Œil vif & noir, bouche toujours riante,
Fraiche surtout, avant-main attrayant;
Est-il de Saint, qu'un tel bijou ne tente?
A convoiter le Frocar étoit prompt:
Il jura Dieu qu'il auroit le tendron.

A préparer le souper du bon Pere
Blaise & Cateau se mirent promptement.
Près du logis le drôle en attendant,
Se promenoit lisant son bréviaire
En apparence; & ne songeant qu'à faire
Quelque bon tour pour avoir le tendron

Du souper prêt l'odeur douce & suave
Le ramena bientôt à la maison:
Pour bien fêter le Pere à capuchon,
Blaise avoit pris le meilleur de sa cave;
Salade fine avec des cornichons,
Poulets dodus, petite fricassée,
Mais point d'œufs frais, c'étoit chose sacrée;
Au Roi Cateau ne les auroit donnés;
A Blaise seul ils étoient destinés:
On sait pourquoi. Le Cafar Elisée,
Bénissant Dieu d'un air prude & dévot,
Se mit à table à côté de Cateau.
De cet honneur elle étoit toute fiere:
A lui servir les plus friands morceaux
Point ne manquoit la gentille Meuniere;
Blaise non plus: aussi le Pere en Dieu

Débridoit ferme & buvoit encor mieux,
Tout en parlant de Jeûne, de Priére,
De Saint François, de méditations,
De Dieu, des Saints, des macérations
Que prefcrivoit la règle Cordeliere.

Blaife & Cateau, d'avoir un fi grand Saint
Reçu chez eux, ne fe fentoient pas d'aife.
Cateau difoit : votre verre & tout plein :
Mais buvés donc, auffitôt crioit Blaife :
Et le Frocar prenant de toute main,
A tout inftant vuidoit la calebaffe.
Il n'eft enfin de chofe qui ne laffe :
Il étoit tems de prendre du repos.
Pere Elifée eût le lit de Cateau :
Pour elle & Blaife, avec une pailliaffe,
Elle en avoit fait un autre plus haut.
Modeftement chacun y prit fa place.
Le bon Meunier n'eut jamais eû l'audace
De fourvoyer devant un fi grand Saint :
Pour cette nuit Poule pondoit en vain ;
Le moulinage eut caufé du fcandale.

Or, vous faurez que le Pere aux fandales
Autour de foi n'entendant plus de bruit,
Plein du projet qu'en fon ame il médite,
Saute du lit & quitte le réduit
Pour détourner les eaux de leur conduit ;
L'ouvrage fait il s'en revient au gîte.

Blaife, dit-il, quelque méchant voifin

A dérangé le canal du Moulin,
Le réparer, mon ami, courés vîte;
A la moitié n'eſt pas le réſervoir.
—— Bien obligé, Pere, je vais y voir.
Le Meunier ſort: preſſé de paillardiſe,
Pere Frocar met bas jaquette griſe,
Et dans le lit ſe met près de Cateau.
Un doux baiſer la réveille en ſurſaut;
Mais du réveil douce fut la ſurpriſe;
Blaiſe, tu vas faire quelque ſotiſe,
Le Pere dort, ne trouble ſon repos.
Le faux Meunier ne diſoit pas le mot,
Mais mieux faiſoit dans un profond ſilence.
Foibles mortels, ſi fiers de vos exploits,
Ne venés plus vanter votre vailliance:
Vous le cédés au Fils de Saint François.
Cateau diſoit, Dieu! quelle diligence,
Pas aſſés d'Œufs je n'aurai cette fois.
A notre mur j'ai déjà fait la croix,
Et je n'en ai pas plus d'une douzaine;
Reſte encor deux: ayant repris haleine
Le faux Meunier les gagna tout d'un train,
Trois par deſſus: qu'étoit devenu Blaiſe
Pendant ce tems: eh! mais ne vous déplaiſe,
Il travailloit au canal du Moulin.
A ſon retour la Meuniere gentille
Dormoit encore: Blaiſe juſqu'au matin
Sans l'éveiller la laiſſa très-tranquille.
Or vous ſaurés, que dès le point du jour,
Sans dire mot, la ſale Révérence

Etoit partie en grande diligence,
Crainte qu'enfin on s'apperçût du tour.
Le bon Meunier toujours ſans défiance,
Ne s'en doutoit: car le bon Pere en Dieu
Avoit eû ſoin de lui dire d'avance,
Qu'il partiroit le matin ſans adieu.
Mais le Démon qui jamais ne repoſe,
Ne fut longtems à découvrir la choſe.

A ſon lever la fidelle Cateau,
Au pouillalier courut faire l'emplette
De tous ſes Œufs: de les cuire auſſi-tôt,
De les ranger ſur une belle aſſiette,
Point ne faillit. Blaiſe à ſon déjeuner
A tel regal ne comptoit ma foi guères:
A du pain ſec ſe croyant condamné,
Il s'en revint plus tard qu'à l'ordinaire.
De voir tant d'Œufs, il fut bien étonné:
Qu'eſt-ce, dit-il, dis-moi donc ménagere,
Pour qui tout ça? —— Tu les a bien gagné,
J'ai grand regret de n'avoir la quinzaine,
Trois faut encor: mais je t'ai tout donné.
—— Tu dis que cette nuit —— Parguenne
Tu le ſais bien & mes Poules auſſi;
Mange toujours, & grand profit te faſſe,
Ils ſont à toi, —— Mais Cateau, je te dis
Que certe nuit —— Auras-tu tant d'audace
Pour ſoutenir qu'au retour du moulin
Tu n'as pas fait —— Non, te dis-je, Catin,
Dormoit-tu pas —— Quoi, tu fais la grimace?

Les pailles ſont encore dans le lit
Que j'ai rompus pour des Œufs tenir compte,
A les briſer il falloit être prompte,
Et je croyois que tu n'aurois fini
Juſqu'au matin. —— Qu'eſt-ce donc que ceci,
Dit le Meunier, je ne t'ai pas touché :
Quoi, quinze fois ? c'eſt le Pere Eliſé,
C'eſt le Frocar, pour le coup je ſuis pris ;
Ne diſons rien. Il fit en homme ſage
De ne troubler pour cela ſon ménage,
Mais quand Frocar, Cordelier, Capucin,
Venoient flairer à l'entour du Moulin
Pour courtiſer la gentille Meuniere,
Il les prioit de pourſuivre chemin,
Ou les chaſſoit à grands coups d'étriviere.





ES-TU LA.

Conte tiré de ceux publiés par M. DE BARBASAN.

DIEU faſſe paix à Meſſieurs les Poëtes ;
Hardis menteurs ſont tous ces Meſſieurs-là :
A les en croire, il n'eſt point de fornetes
Qui ne ſoit vraie, & même en bien des cas,
Je les entends chanter pallinodie,
Faire un beau Dieu d'une vieille Guenon,
Puis tout d'un coup changeant de batterie,
De ce beau Dieu ne faire qu'un Démon :
Témoin l'Amour : de combien de façons
Nous l'ont-ils peint : tantôt Dieu formidable,
Tout eſt ſoumis à ſon joug tout-puiſſant ;
Puis tout d'un coup ce n'eſt plus qu'un Enfant,
Tiran des cœurs, que ſon pouvoir aimable,
D'un fiel amer empoiſonne les cœurs ;
Il ne ſe plait qu'à voir verſer des pleurs.
De volupté ſource vive & féconde,
Doux, bienfaiſant prodiguant ſes faveurs,
Il eſt le Pere & le ſoutien du monde.

Qu'eſt-ce donc enfin ce qu'on appelle Amour?
A tout ceci je rêvois l'autre jour:
Seroit-ce un Dieu? Si la toute-puiſſance
Seule ſuffit pour être au rang des Dieux,
Jeune Silvie en voyant tes beaux yeux
Puis-je en douter : mais ſi la bienfaiſance
Eſt l'attribut de la divinité . . . .
Que de ta bouche il m'accorde un ſourire,
Au rang des Dieux je le croirai monté,
De l'Univers je lui donne l'Empire.
Mais je reviens aux Enfans d'Appollon:
En vous parlant, jeune & belle Silvie,
Bien aiſément ſon ſujet on oublie.
Toujours ſurvient quelque digreſſion,
Et l'on ſe livre à la diſtraction,
Sans le vouloir: j'aurois pourtant envie
De vous conter ce qu'un vieux Chroniqueur,
Très-reſpectable & point du tout menteur,
Nous a tranſmis de deux très-pauvres heres,
Qui pour tout bien n'avoient que leurs deux bras.
Or ſans travail, des bras que peut-on faire?
En eſt-ce aſſés pour ſortir d'embarras?
On ſait que non; & qu'on fait en ce cas,
Le plus ſouvent aſſés mauvaiſe chere.

Tout auprès d'eux le bon homme Lucas,
Pere aux écus, gros Fermier du Village,
Dans ſon jardin gardoit pour ſon potage
Des Choux de Dieu: des Moutons gros & gras
Paiſſoient le jour dans un bon pâturage,

ES-TU LA.

Au près d'un Chien qu'on nommoit *Es-tu là.*
Or, un beau jour, c'étoit Saint Nicolas;
Jour dans les champs qu'on donne à l'allégreſſe;
Jour qu'à fêter tout le monde s'empreſſe:
Mais par malheur ſans ceſſe il avoit plu
Depuis huit jours: Blaiſe & Guillot ſon frere
Pour le chaumer n'avoient pas un écu:
Quel contretems: comment pourrons-nous faire,
Demanda Blaiſe à ſon frere Guillot:
Mon pauvre enfant, tu ne feras qu'un ſot,
Répondit-il, ma foi toute ta vie.
Qu'eſt devenu Lucas notre voiſin?
N'auroit-il plus d'Agneau dans l'écurie,
Ni de Choux verds plantés dans ſon jardin?
De tout cela le bon homme regorge;
La pauvreté vient nous prendre à la gorge;
Pour un Mouton ou quelques choux de moins
En ſera-t'il plus ou moins à ſon aiſe?
Il en a tant qu'il ne les compte point;
Ainſi ce ſoir il te faut aller, Blaiſe . . .
—— Bien obligé: tu compte donc pour rien,
Répondit l'autre, *Es-tu là* ſon gros Chien.
Et penſe-tu qu'il nous laiſſera faire?
—— Pauvre nigaut, aurois-tu peur de lui?
Reprit Guillot, voilà bien du myſtère:
Je ſaurai bien le forcer de ſe taire,
Ou l'écarter du logis cette nuit.
Blaiſe à Guillot ne contrediſoit guères;
Et tous les deux au dépens de Lucas,
De bien fêter le grand Saint Nicolas,

Facilement, je penſe s'accorderent.

Or, ſur le ſoir, marchant au petit pas,
Chés le Fermier les galants s'en allerent,
Après avoir écarté l'*Es-tu là*.
L'un leſtement ſaute par la muraille,
Et ſur les Choux s'apprête à fourager;
L'autre au bercail court pour faire ripaille.
Pendant ce tems Lucas le ménager,
Auprès du Feu, contoit à ſa famille,
Que l'autre mois revenant de la Ville,
Il avoit vû dans le milieu des champs,
Tous les Sorciers avec le noir Satan,
Qui célébroient leur ſabat effroyable:
Qu'un tel ayant fait pacte avec le Diable
Venoit la nuit faire le Loup-Garou,
Et ſous la peau d'un Ours rodoit partout.
Un jour, dit-il, qu'il étoit bien onze heures,
Je l'apperçus tout près de la demeure
De Mathurin: il hurloit, il hurloit:
Puis tout d'un coup grandiſſoit, grandiſſoit:
Je me cachois, comme vous pouvés croire,
Et puis encor .... Blaiſe troubla l'hiſtoire,
Juſqu'aux Moutons il vouloit pénétrer;
Mais une échelle étoit à la traverſe,
C'étoit la nuit; en s'efforçant d'entrer,
Avec ſes pieds il l'heurte, & la renverſe:
Le bon Lucas en treſſaillit ſoudain:
J'entends quelqu'un je crois dans le jardin,
S'écria-t'il; va vîte voir, Colin,

Et pour pouvoir au besoin te défendre,
N'oublie pas *Es-tu là* notre Chien.

Or, le Marmot croyoit au Magicien,
On n'entend plus; vous aurés cru l'entendre:
Bon, disoit-il, mon Pere, ce n'est rien.
—— N'entends-tu pas? n'oserois-tu descendre?
Aurois-tu peur? —— Ne suis-je pas chés nous?
Ah! oui vraiement, & que pourrois-je craindre?
Mais, dites-moi, ce vilain Loup-Garou
De Mathurin, que vous entendiez plaindre,
Fit-il du mal? —— Eh! descend donc Colin,
J'entends toujours quelqu'un dans le jardin.

Le pauvre Enfant maudissant la corvée,
Tremblant de peur, vers l'étable s'en va;
Et d'une voix par la crainte étouffé,
Après le Chien il appelle: *Es-tu là?*
Eh! oui j'y suis, répondit le compere,
Qui se ruoit sur un bon gros Mouton.
Il croit parler à Guillot son beau frere,
Et Colin croit que le Chien lui répond.
Plein de frayeur au plus vîte il détaille.
Lucas, Lucas, quelle chose infernale!
Qui l'auroit dit? le Chien est un Sorcier:
Il m'a parlé, là-bas sur l'escalier.
Mais es-tu fol, lui répond le Fermier.
Dis-moi, Colin, par quelle extravagance....
—— Non, non, plutôt vous-même venez-y.
Aux Loups-Garous Lucas croyoit aussi:

Mais affectant une ferme aſſurance,
Voyons un peu ce que c'eſt que ceci:
Pauvre innocent, as-tu peur des Eſprits?
Répondit-il. Fiérement il s'avance
Vers l'eſcalier avec un air hautain,
Et long bâton qui trembloit dans ſa main.
De l'écurie il entrouvre la porte;
A demie voix il appelle: *Es-tu là?*
Eh! oui, j'y ſuis: que le Diable t'emporte:
Dis donc Bourreau, ne te tairas-tu pas.
Comme Colin, le bon homme Lucas
Croyant avoir tout l'Enfer à ſa ſuite,
Laiſſant tomber & chandelle & bâton,
A toutes jambes à ſon tour prend la fuite.
Ah! crioit-il, ah! mon pauvre garçon!
Tu diſois vrai; je le vois à cette heure,
Le noir Satan dans *Es-tu là* demeure.
Bon, dit Colin, je vous l'avois bien dit:
Mais j'étois fou; j'avois peur des Eſprits;
Depuis huit jours je le vois qui marmote
Entre ſes dents. —— Et moi donc, dit Charlote,
Hier ſur le ſoir je le vis qui parloit
A notre Chévre; & puis il grandiſſoit!
Il grandiſſoit! O Ciel! que faut-il faire?
Colin, mon fils, va chés notre Vicaire:
Tu lui diras que quelque Magicien,
S'eſt emparé d'*Es-tu là* notre Chien.
Que tout de ſuite il faut qu'il l'exorciſe:
Dis-lui ſurtout que nous le payerons bien.
Argent fait tout avec la Mere Egliſe;

Et le Curé ne marche pas pour rien.

Le bon Colin accourt en diligence
Chés le Curé : dit à ſa Révérence
Qu'il doit venir pour chaſſer le Démon,
Qui d'*Es-tu là* prenant la reſſemblance,
Veut s'emparer de toute la Maiſon.
Meſſire Imbert, Curé de ce canton,
D'aller la nuit ne ſe ſoucioit guère.
Et tu crois donc, répondit-il Colin,
Que pour chaſſer un petit Diablotin,
Je quitterai la nuit mon Presbitère;
A pied ſurtout. —— Il n'eſt pas néceſſaire,
Dit le Garçon, je vous porterai bien,
Et deux écus vous aurés pour ſalaire.
—— Quoi deux écus ! ah ! c'eſt une autre affaire,
Je ſuis tout prêt pour mon cher Paroiſſien.

Meſſire Imbert revêt ſur ſon épaule,
Un blanc Surplis, & ſa plus belle Etole,
Puis ſur Colin monte à califourchon;
Qui ſur le dos portant ſa Révérance,
Tenant en main un large Goupillon,
Vers le jardin joyeuſement s'avance,
Déjà croyant en barbouiller le né
De mons Satan dans le Chien incarné.

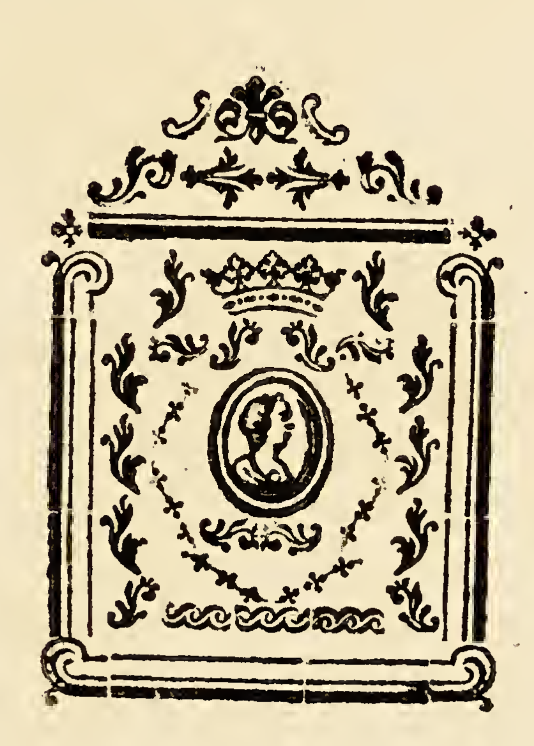
Mais au jardin contre une paliſſade,
Le Fourageur attend ſon Camarade.
Or, le Surplis dont le bon Pere en Dieu

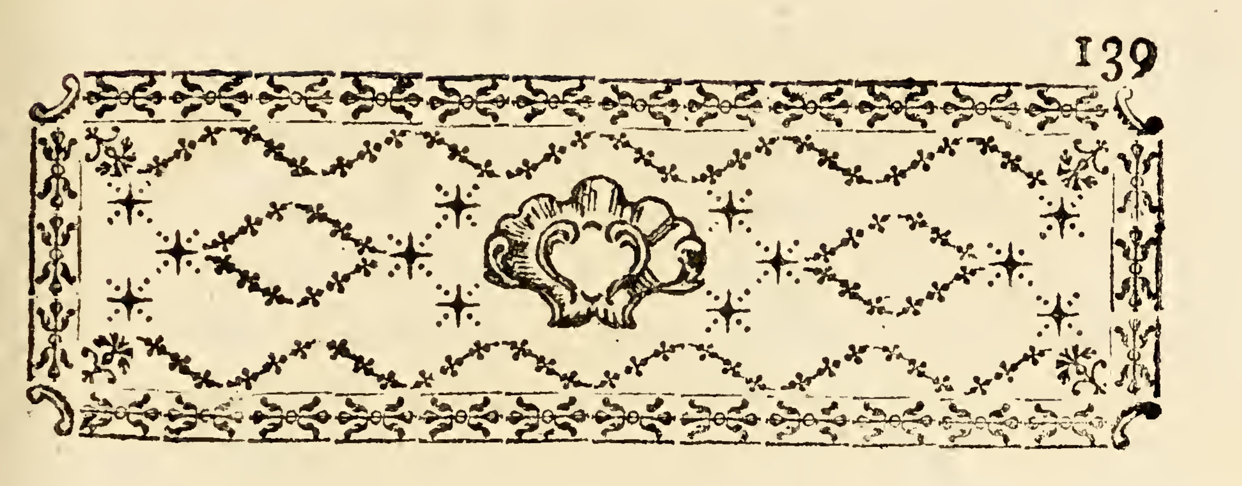
Etoit vêtu, frappa d'abord ses yeux.
Il croit que c'est le Moutoneur Compere,
Qui s'en revient avec un gros Mouton.
Eh bien! l'as-tu? lui dit le Compagnon:
Le bon Colin croyant que c'est son Pere
Qui veut parler de Monsieur le Vicaire,
Oui, le voilà: tout aussitôt répond:
Tant mieux, dit l'autre, allons dépêche Frere,
Retiens-le ferme, & nous l'égorgerons:
Dans un moment la chose sera faite.

Le Curé croit qu'on en veut à sa tête,
Se jette à terre, & s'enfuit de son mieux,
Mais son manteau s'accrochant contre un pieu,
Malgré ses dents dans sa course l'arrête.
Tenez, prenez, hélas! c'est tout mon bien,
S'écrioit-il; ah! sauvés-moi la vie.
A deux genoux, Messieurs, je vous en prie.
A vous donner, hélas! je n'ai plus rien.
Lâchés-moi donc, eh! je vous en supplie;
A mon secours, au meurtre, à l'assassin!

Au tintamare accourent les voisins.
On éclate de voir le gros Vicaire
Mort de frayeur, & tout seul en ce lieu,
A deux genoux haranguer un gros pieu.
Chacun cherchoit à comprendre l'affaire;
C'étoit en vain: car dès le premier bruit
Le bon Colin s'étoit soudain enfui
A toutes jambes, en criant à tue-tête.

Le Fourageur craignant d'être ſurpris,
Sans dire mot, avoit fait ſa retraite.
Et quand il fut de retour au logis
Vit *Es-tu là* qui préparoit la fête.





LA FARCE.

Conte ramaſſé des Rues.

Un Bas-Breton Noble à bec de corbin,
Maître & Seigneur d'une Gentilhomiere,
Paroiſſant aux Etats avec longue rapiere,
Habit brodé du tems de Charle-Quint,
Feutre à grand bord, ombragé d'un panache,
Sur hauts talons larges ſouliers quarrés,
Sur le genoux bas à grands plis trouſſés,
Large cravate & ſuperbe Mouſtache,
Avoit pour nom Céſar de Kerconcu.
Dans ſon Château, bâti par un Vendale,
Fauteuils de cuir décoroient une Salle,
Dont tous les murs de Portraits revêtus,
Des Kerconcus offrant la reſſemblance,
De dix quartiers témoignoient l'exiſtence.
Madame n'étoit pas moins Noble que Monſieur,
Elle eut été dans Rome une beauté parfaite,
Grande bouche, grand nez, grande taille, grands yeux,

Du reste bonne Femme, élevant de son mieux
Sa Fille Agnès, gentile Basse-Brete,
Dont les appas pour n'être pas si vieux,
Que ceux des Kerconcus ses antiques Ayeux,
Etoient sans doute un peu moins respectables,
Mais n'en étoient pas moins aimables.
Antiquité ne fait rien en amour,
Ses Parchemins sont des Lys & des Roses.
La belle Agnès ne manquoit de ces choses.
Sur une taille faite au tour,
S'élevoit un emphithéâtre,
Un sein dont la blancheur eut fait honte à l'albâtre,
Dont les rochers naissants par la gaze voilés,
Mais par leurs mouvemens sans cesse décélés,
Paroissoient ne cacher leurs formes séduisantes,
Qu'afin que le desir devenu plus ardent,
Les vit encore plus appétissantes,
Et devint encor plus pressant.

Agnès touchoit à sa quinziéme année,
Lorsqu'un jeune Officier arriva de l'Armée:
C'étoit un vrai Page de Cour,
Pour lors Chevaux-legers, dont l'adresse en amour
Etoit en plus d'un lieu connue.
A peine l'eut-il apperçue,
Qu'il sentit ce trouble naissant,
Cette langueur & ce feu dévorant,
Qu'en nous le tendre amour fait naître,
Quand de nos sens il s'est rendu le maître.

D'abord le galant Cléricour,
(C'étoit le nom de ce Page de Cour,)
Du gothique Château sollicita l'entrée:
Mais il avoit à peine trois Quartiers:
Or, c'étoit sept six de moins; au petit Ecuyer
La porte fut durement refusée.

Corbleu! disoit César de Kerconcu,
Frappant des poings ses titres vermoulus,
Ce Seigneur-là nous fait bien de la grace.
Un Noble de deux jours ose avoir tant d'audace,
Que de vouloir en mon Château frayer?
Lui dont le bis-Ayeul étoit un Roturier.
Corbleu, Madame, il n'est plus d'ordre en France;
Plus de rang, plus d'honneur, de loi ni de vertu;
Puisqu'on tolére la licence,
D'un petit Noble parvenu,
Qui veut aller de pair avec un Kerconcu
De ce montrer ici qu'il ait la confiance...!

Des gens officieux, comme il en est toujours,
Furent conter au jeune Clericour,
Du Seigneur Bas-Breton le refus & sa cause.
Le motif le piqua beaucoup plus que la chose;
L'amour propre offensé s'unit avec l'amour,
Pour mettre dans son cœur un desir de vengeance:
En jurant Dieu comme un Page de Cour,
Il fit serment de venger son offense.

On apprit au Chevaux-legers,

Que pour avoir eû trop d'audace,
Du Château Margoton venoit de déloger.
Et mon Page de Cour va vîte s'arranger
En Marmiton, pour occuper ſa place.

J'entends déjà quelque épineux Cenſeur
Critiquer ma métamorphoſe.
Ne vous inquiétés pas, mes amis, de ſa gloſe,
Laiſſés jaſer ce fade raiſonneur,
Car vous ſavés de quoi l'on eſt capable
Lorſque l'on aime éperdument.
Et puiſque pour charmer une mortelle aimable,
L'Amour transforme en un Cigne charmant,
Le Souverain des Dieux, le Maître du Tonnerre;
Puiſqu'il transforme ſur la terre,
Chacun des Dieux différemment,
Pourquoi n'auroit-il pû faire d'un joli Page
Un étourdi de Marmiton.
A ſon abord, le Seigneur Bas-Breton
Fut enchanté de ſon joli viſage:
C'eſt fort-bien, lui dit-il, comment t'appelle-t'on?
Moi-même, répondit-il. Bientôt après, ſa Femme
Arrive, & fait la même queſtion.
Du poil, alors répondit-il, Madame;
Reſtoit Agnès: bientôt à la cuiſine,
La belle Enfant vint à ſon tour,
Du Marmiton pour voir la joli mine.
Ce Marmiton reſſembloit à l'Amour.
L'œil vif & noir, la bouche fraîche & fine,
Taille bien priſe, & jambe faite au tour.

Bon jour, Monſieur, en entrant lui dit elle,
Reſtés-vous avec nous avec bien du plaiſir?
Oui ſurement, Mademoiſelle,
Et je m'eſtime heureux de pouvoir vous ſervir.
—— Allons j'en ſuis auſſi bien aiſe.
Tu me parois aſſés joli Garçon:
Et comment t'appellera-t'on?
—— Mais, *La Farce*, ne vous déplaiſe.
—— D'un Cuiſinier tu porte bien le nom:
Il faut du moins nous en faire une bonne.
Tu me feras ta cour, car je les aime bien.
—— S'il eſt ainſi, parbleu ne craignés rien.
En fait de Farce il n'eſt perſonne,
Qui puiſſe me le diſputer:
Et je veux dès ce ſoir vous en faire goûter
Une excellente, & qui pourra vous plaire.
—— Tant mieux, car nous aurons à ſouper le Vicaire.
Adieu, *La Farce*, il faut te laiſſer faire.

Or, vous ſaurés que le faux Marmiton
Fit le ſouper au gré de toute la Maiſon.
Le Gentillâtre avec un ſoin extrême,
Faiſoit ſonner devant Sire Monier,
Curé du lieu, le mot de Cuiſinier,
Et ne parloit point de *Moi-même*.
Madame avoit trop de pudeur,
Pour parler *Poil* devant ſon Directeur.
La jeune Agnès parloit peu d'ordinaire,
Mangeoit ſa farce de grand cœur,
Et d'en parler ne ſe ſoucioit guère.

Or, les Valets ne difent rien :
Ainfi tout fe paffa fort bien,
Sans de ces noms éclaircir le myftère.

C'étoit bien là ce que cherchoit
Le Page Cléricour ; tandis que l'on foupoit,
De la maifon il apprenoit l'ufage ;
Et méditant fon tour de Page,
Dès que le fouper fut fini,
Il fit femblant d'aller fe mettre au lit.
L'appartement d'Agnès étoit à fon paffage.
On le fermoit bien rarement,
Et ce jour-là précifement,
La Gouvernante avoit laiffé fa porte ouverte.
Sans balancer, le Page allerte
S'y cache fans être apperçu.

L'inftant d'après, Agnès de Kerconcu,
Dans fon appartement à fon tour fe retire :
Songeant fans le vouloir au joli Marmiton :
Voyant fon air, fa démarche, fon ton.

Par la chaleur incommodée,
Elle quitte bientôt fa robe & fon mouchoir ;
Mais dans un haut corfet fa gorge emprifonnée,
A peine peut s'appercevoir.
Elle voulut auffi détacher fa coëffure,
Et foudain fes cheveux épars
Retomberent flottans jufqu'à fa ceinture.
Pour les mieux arranger elle fait fes efforts,
De fon corfet les liens fe détachent,

De

De dépit ſes mains les arrachent,
Et de ſon ſein naiſſant découvrent les tréſors.
En cet inſtant, Dieu! qu'Agnès étoit belle!
Son jeune amant tapis dans la ruelle,
Etoit en proie aux plus fougueux tranſports.
Mais il n'en peut ſortir: ô contrainte cruelle!
La crainte le retient lorſque l'amour l'appelle.
Sans mouvement ſon corps reſte penché,
Et de ſes yeux la flamme étincellante,
Faiſoit ſentir à ſa main frémiſſante,
La réſiſtance du toucher.

Enfin, ſongeant à ſe coucher,
Agnès découvre un pied du plus heureux préſage,
Et dont un grand miroir réflechiſſoit l'image.
Elle quitte ſa jupe, & laiſſe appercevoir
Une jambe mignone & qu'Amour idolâtre;
Bientôt on apperçoit dans le fond du miroir,
Les contours arrondis d'une cuiſſe d'albâtre,
Que couronnent au bout quelques filets de noir.
La jeune Agnès éteignant ſon bougeoir
Entre deux draps fut repoſer ſes charmes.
Le galant Clericour attendoit ſous les armes,
Pour lui donner le plaiſir du reveil.
Dès qu'il la vit dans les bras du ſommeil,
Il écarte les draps & prend place auprès d'elle.
Or, on ſait qu'un Chevaux-leger
Entre deux draps avec jeune pucelle,
N'eſt pas longtems ſans y bien fourager,
Et ſans mettre en un grand danger

De la Beauté le friand pucelage.
Je vous laiſſe penſer ce qu'y faiſoit le page.
La jeune Agnès ſe réveilla d'abord :
Mais elle avoit de l'heureux âge d'or
Cette premiere & ſi rare innocence:
Et de l'amour une entiere ignorance.
Ciel ! qu'eſt-ce que cela ! —— Chut : lui dit le vaurien,
Mademoiſelle, allés, ne craignés rien,
Ce n'eſt qu'un petit mal qu'un grand plaiſir doit ſuivre.
——C'eſt-toi, *La Farce*, es-tu fol, ou bien yvre ?
Tu m'étouffe, je vais crier.
Mais, va-t'en donc, je crois que tu te moque.
Maman, Maman, *La Farce* me ſuffoque,
Je n'en puis plus. —— Ah ! ah ! Mademoiſelle,
Je vous l'avois bien dit de n'en manger pas tant,
D'un ton grave & poſé, lui répond la Maman:
Que ne me croyés-vous. —— *La Farce*, crioit-elle,
Eſt ſur mon eſtomac, ah ! j'étouffe, je meurs.
La parole lui manque, & Maman en a peur.
Agnès ! Agnès ! auſſi-tôt elle appelle:
Agnès ne répond rien : ah mon Dieu ! quel malheur !
Ma fille eſt morte : elle accourut troublée,
Et vit Agnès qui renaiſſoit,
Dans les bras de *Du Poil* qui la tenoit preſſée,
Et qu'à ſon tour elle preſſoit.

Quel deshonneur, ô Ciel ! pour la famille !
Attend coquin, Monſieur va t'arranger.
Diſoit-elle au Chevaux-leger.
Monſieur de Kerconcus, venés voir votre Fille,

Du Poil, Monſieur, elle a ſur tout ſon corps.
Eh vîte, venez donc: d'abord
Il ne veut pas s'ôter. —— Corbleu, c'eſt bien dommage.
Reprit Céſar, n'eſt-elle pas en âge?
Vous, à quinze ans vous en aviez je croi:
Où donc eſt-il? —— Eh, mais il eſt ma foi
——Où donc, Madame? Eh faut-il vous le dire:
. . . . . . Et pour qu'il ſe retire,
Venés donc tôt. —— Où voulés-vous qu'il ſoit.
Corbleu vous êtes folle, ou je me donne au diable.
Finirés-vous ce vacarme effroyable?
Laiſſés ce poil: faut-il vous en prier?
—— Eh non, Monſieur, c'eſt votre Cuiſinier,
Le Cuiſinier qui de votre famille.
——Comment morbleu! *Moi-même* eſt ſur ma fille;
Holà Picard, Champagne, Vermanton,
Accourés tous avec de bons bâtons.
——Plait-il, Monſieur. —— Avec ardeur extrême
Allons, corbleu, aſſommés-moi *Moi-même*.
—— Nous vous reſpectons trop, nous ne le ferons pas.
—— Comment, coquins, à votre Maître?
Le premier d'entre vous qui déſobéira,
Je le fais ſur le champ paſſer par la fenêtre.
Qu'il pleuve ſur *Moi-même* un orage de coups.
—— Eh bien, Monſieur, ſur qui tomberons-nous?
—— Et ſur qui donc, ſur *Moi-même* vous dis-je.
—— Vous l'exigés? —— Oui corbleu, je l'exige.
—— Vous allés voir ſi notre bras eſt bon.
Sur le dos de Monſieur à grands coups de bâton,
Les trois Valets tombent de telle ſorte,

Qu'ils ressembloient à de vrais forgerons,
Et ne frappoient pas de main morte,
Pour se venger de ceux qu'ils en avoient reçus.
En vain César de Kerconcus,
Se bat contre eux, jure & tempête:
Pour unique réponse on redouble la fête,
Et sans l'entendre on le rosse toujours.
Cependant le Page de Cour,
Riant de tout ce tintamare
Etoit parti sans dire gare,
Dès le commencement du beau charivari,
Et pour complêter sa malice,
Il court éveiller le Bailli,
Et s'en va dire à Madame Justice,
Qu'on se tue & qu'on viole au Kerconcu Chateau.
Soudain accourent cent grimauds:
Messire Briochet, Bailli très-respectable;
Et Maitre Grifonin, son très-digne Greffier,
Sergents, Records, Archers, Huissiers,
Et Madame Honora, Matrone vénérable.
Au Chateau l'on faisoit un vacarme effroyable:
Et Mons de Briochet qui savoit son mêtier,
Or sus, s'écria-t-il, de l'encre, du papier,
Tôt, Maître Grifonin, allons qu'on verbalise.
—— Dictés, Monsieur —— Vu la plainte remise,
Nous, Sieur de Briochet, grand Bailli du Hameau,
Avec Sergens, Records, suite pour ce requise,
Nous étant transportés au Kerconcus Chateau,
On auroit vu de Dindons un troupeau
Devant la porte, & la trouvant fermée,

La dite porte auroit été ſommée,
De la part de Sire notre Roi,
De s'ouvrir à Juſtice; & juſques à trois fois
En la maniére & forme accoutumée:
Laquelle dite porte à droit interpellée,
A la ſommation n'ayant rien répondu,
Sa réponſe feroit priſe pour un refus.
Et ſur ce qu'elle fut à bon droit enfoncée,
Nous aurions ordonné, voulons & ordonnons.
Or ſus, mes chers amis, courage! inſtrumentons,
Qu'en un inſtant la porte ſoit briſée.
Sergens, Records, Archers, Huiſſiers,
Frappent ſur elle à grands coups de leviers.

Au Kerconcus Chateau l'on prit ſoudain l'allarme:
Maître & Valets tout le monde eſt en arme.
Flamberge au vent Céſar de Kerconcus,
Relevant ſa mouſtache à la porte s'avance,
Voyons, dit-il, ces gibiers de potence.
Il ne ſe trompoit pas, la ſeule différence
De Briochet à ceux par ſes ordres pendus,
C'eſt que les uns l'étoient injuſtement peut-être,
Et que lui méritoit de l'être.
Sous les coups redoublés & le puiſſant effort
De tout la gent noir vêtue,
La porte enfin eſt abbatue,
Et Mons de Briochet ſe préſente d'abord.
On l'attendoit; & de quatre eſcopètes
Il apperçoit les bouches toutes prêtes,
A le ſaluer bruſquement.

A leur aſpect terrible & ménaçant,
Mons Briochet & ſa vaillante ſuite,
Mettent comme Arlequin leur courage au talon,
Et de leur mieux ſoudain prennent la fuite.

Enfin, le Seigneur Bas-Breton
Voit ſa mépriſe: il envoye Vermenton
A l'honnête Bailli deſirant de s'inſtruire,
Pourquoi de ſon Chateau mettant la porte à bas;
Au milieu de la nuit l'on cherche à s'introduire.
Sergens, Recors reviennent ſur leurs pas.
A Mons de Briochet ne voyant eſcopête,
Fuſil, ni piſtolet au Kerconcus Chateau,
Entrent hardiment en redreſſant la tête:
Intrepide, loin du danger,
Allons s'écria-t-il, *Cedant arma togæ*,
Voici, marauds, la verge de Juſtice:
Qu'on ſe taiſe & qu'on m'obéiſſe.
De par le Roi, Monſieur de Kerconcus,
En cet inſtant que fait Mademoiſelle?
C'eſt le corps du délit, il doit être apperçu,
Et duement conſtaté: voyez ſi cette Belle,
Dame Honora, ſeroit encor pucelle.
Pour ce devoir étant fait le rapport,
Nous ordonnions ainſi qu'il eſt d'uſage.

Dame Honora, Matrone du Village,
A notre belle Agnès ſe préſente, & d'abord
Lui fait ſon compliment: Agnès intimidée
La regardoit toute troublée:

Ne craignés rien, allés ma belle Enfant,
Lui dit Dame Honora d'un ton infinuant:
Il faut qu'ici je faffe mon office;
Et vous ne voudriés pas rebeller à Juftice.
On vous y forceroit: ainfi tout doucement,
Il vaut bien mieux agir de bonne grace.
Dans ce fauteuil, ma fille, prenés place:
Ne craignés rien, nous fommes entre nous.

Dame Honora fe mettant à genoux,
Bougie en main, à l'infpection s'apprête,
Et mettant fur fon nez gravement des lunettes,
Examine le tout avec attention.
Voyons, dit elle; ah! c'eft de conféquence,
Tache de fang, indice de violence:
Un peu plus haut, voici l'éfraction
Qu'a fait en pénétrant le voleur impudique,
Je vois encor Carte Géographique
Et de conviction
C'eft-là la piéce. Elle eft dévirginée,
N'en doutons plus déflorée, violée.

Eh bien, mon cher Enfant, qui vous a fait cela?
Hélas! répond Agnès, je ne le favois pas.
Par *La Farce* j'ai cru ce foir être étouffée.
C'eft tout ce que je fais. —— Fi, la diffimulée,
Je m'en vais délivrer un bon certificat
A Monfieur Briochet: fitôt Dame Honora
Fait fon rapport. —— Vite, ma robe noire,
Nous allons procéder aux interrogatoires.

Tôt, Maître Grifonin, allons mettés-vous là,
Sergens, Recors, séparés tout le monde,
Et par Monsieur nous allons commencer.
Asseyés-vous auprès de cette table ronde,
C'est entre mes Sergens qu'il convient vous placer:
Interpellé s'il sait par qui le pucelage,
Dit Briochet d'un ton rauque & posé,
De Demoiselle Agnès auroit été volé,
Avec violence, éfraction, ravage,
—— Hélas! Monsieur, c'est cette même nuit.
—— S'il ne sait pas qui est celui
Qui auroit fait cet attentat extrême?
--- Le coquin qui l'a fait? ah Monsieur c'est *Moi-même.*
—— Ecrivez Grifonin, écrivez, mon ami.
—— S'il sait comment la chose est advenue?
—— Je n'en sais rien, & je n'ai pû le voir:
Madame aux cris d'Agnès étant vîte accourue,
Facilement aura pû tout savoir.
—— Représenté qu'en vain il s'évertue
A déguiser à notre vue,
La vérité d'un fait dont on est informé;
Et de la déclarer auroit été sommé.
—— Je ne déguise rien: tout ce que je puis dire,
C'est que ma Fille Agnès, par un franc scélérat,
Fut hier violée. —— Et vous ne savés pas
Quel est son nom? --- Je vous l'ai dit, *Moi-même.*
——Ecrivés, Grifonin, qu'avec hardiesse extrême
Il a tout déclaré; surtout n'omettons rien.
Il faut signer, parapher chaque page:
Oui, dit César, Monsieur, je le veux bien.

— Allons, Recors, que faut-il davantage ?
S'écria Briochet, faites votre mêtier.
De par le Roi, vous êtes prisonnier,
Repris soudain l'exploiteur Officier.
— Et pourquoi donc ? --- Parbleu belle demande :
Vous le savés de reste ; or, je vous appréhende,
Et prends au corps. --- Qu'appelle-tu, coquin !
Appréhender un Seigneur Chatelain !
Oh! oh ! dit Briochet, la chose est manifeste.
Vous avés avoué, que faudroit-il de plus ?
Vous êtes convaincu de viol avec inceste.
Allés, Monsieur, vous voilà confondu :
Mais de vous, nous ferons bonne & breve justice.
Sergens, Recors, faites bien votre office :
Et jusqu'à tantôt gardés-le avec grand soin.
Que l'on amene ici sa Femme.
Sur ce fauteul asseyés-vous, Madame.
Répondés-nous, & ne vous troublés point.
Vous promettés avec franchise extrême,
De dire ici comme à Dieu même,
La vérité sans nul déguisement.
Et vous le promettés, Madame, avec serment.
Oui, Monsieur, volontiers. --- Seroit interpellée
De nous dire comment auroit été trouvée
La Demoiselle Agnès de Kerconcus,
Ainsi que tout ce qu'elle a vu
Dans son appartement quand elle est arrivée.
— Hélas ! Monsieur, ce que j'ai vu d'abord
C'est que *Du Poil* elle avoit sur son corps.
Pour l'arracher de cette place

Je faiſois en vain mille efforts;
Et je crois bien qu'il y feroit encor
Sans de mon Mari la ménace.
—— Repréſenté qu'elle déguiſe en vain
Par ſa réponſe entortillée
La vérité d'un fait dont nous ſommes certain.
Et de la déclarer auroit été ſommée.
—— Eh non, je vous l'ai déjà dit,
Je ne déguiſe rien, Monſieur, à la Juſtice,
Ce que j'ai vu d'abord en approchant du lit,
C'eſt que *Du Poil* étoit entre ſes cuiſſes.
—— Eh, Madame, nous vous croyons,
Mais ce n'eſt pas ce que nous demandons;
Cela ne m'intéreſſe guère,
Et tout ce poil ne fait rien à l'affaire.
Nous demandons quel eſt celui,
Dont l'audace a prit cette nuit,
De Demoiſelle Agnès le gentil Pucelage.
—— Faut-il le dire davantage,
Du Poil, Monſieur, *Du Poil*, un petit Marmiton,
Que pour remplacer Margoton,
Nous fimes hier la ſotiſe de prendre.
---Comme à tous ces diſcours on ne peut rien comprendre,
Dit Briochet en élevant le ton,
Et que Madame s'eſt évidemment coupée;
Il faut du moins qu'elle ſoit ajournée.
De ce Salon il faut vous retirer:
Et vous Sergent, introduiſez ſa Fille.
Qu'elle a bon air! qu'elle eſt belle & gentille!
Dit Briochet, en la voyant entrer.

Elle venoit de pénétrer
De tous ces noms l'obſcur myſtère.
Les yeux baiſſés, mouillés de quelques pleurs,
Vers le Bailli elle approcha tremblante.
Que d'agrémens! que de graces touchantes!
Ornoient ſon front rougi par la pudeur.
Hélas! Monſieur, dit-elle avec ardeur,
Eſt-ce bien vrai ce qu'on vient de m'apprendre?
Par l'apparence on peut être déçu:
Les Juges quelquefois ſe ſont laiſſés ſurprendre;
Mais vous avés trop de vertu,
Pour d'un pareil forfait croire coupable un Pere.
A Briochet elle apprit le myſtère,
De tous les noms par le Page entaſſé.
Croyez, dit-elle, à mon récit ſincére,
Voilà, Monſieur, tout ce qui s'eſt paſſé.

Le Briochet n'avoit pas le cœur tendre,
Mais en revanche il l'avoit corrompu,
Et ſans émotion il ne pouvoit entendre
La belle Agnès de Kerconcu.
Il fit ſortir ſa lugubre cohorte:
Et du Salon ayant fermé la porte,
Il s'approcha d'Agnès. ——Qui ne vous croiroit pas,
On a toujours raiſon quand on a tant d'appas;
Je veux bien croire innocent votre Pere:
Mais la rigueur du miniſtère
Dont je ſuis revêtu me met dans l'embarras.
Les preuves contre lui ſont très-conſidérables:
L'innocent quelquefois eſt mort pour le coupable:

C'eſt ſans doute un bien fâcheux cas,
Mais je peux l'en tirer. Vous êtes trop aimable
Pour de mon cœur ne pas tout obtenir.
Et je m'eſtime heureux de pouvoir vous ſervir.
Mais ſi de mon devoir je fais le ſacrifice,
Si je fais taire la Juſtice,
N'aurés-vous pas pour moi quelques bontés ?
Quand je fais tout pour vous, ferés-vous quelque choſe ?
Aux plus grands riſques je m'expoſe,
Mais je les braverai ſi vous me l'ordonnés.

La jeune Agnès avoit trop d'innocence,
Pour rien comprendre à cet affreux diſcours.
Et lui faiſant la révérence,
Elle réprit ſans nulle défiance,
——Attendés-tout, Monſieur, de ma reconnoiſſance.
Plein de fureur beaucoup plus que d'amour,
Le Briochet deſſus ſa proye s'élance.
Agnès en vain veut l'arrêter:
Il refuſe de l'écouter;
Et pouſſe juſqu'au bout ſon affreuſe licence.
Et puis faiſant venir César de Kerconcu:
J'ai, dit-il, Monſieur, reconnu
Sur ce délit quelle eſt votre innocence;
Pour être libre il ne vous reſte plus
Que de payer à la Juſtice,
Cinquante louis pour les épices.
Non pas pour moi, ce n'eſt que pour mes gens;
Et nous vous condamnons ſeulement aux dépens.
Cinquante louis! la ſomme eſt bien modique.

Il les paya : ſe crut encore heureux :
Mes chers amis, des mains d'un Juge inique
Et d'un procès qui n'eſt que malheureux,
A prix d'argent heureux qui ſe retire.
N'attendons pas de nous le faire dire.





TABLE

Préface de l'Editeur. pag. 5.

Le Pélérinage de l'Hermite. 19.

Le Droit du Seigneur. 43.

L'Estime moderne. 59.

La Platonicienne. 63.

Le Pucelage. 69

Le Départ de la Garnison. 73.

Les deux Trous. 93.

Le Sérail mis en liberté. 97.

Le Cardinal reconnu. 119.

Les Œufs du Meunier. 121.

Es-tu là. 129.

La Farce. 139.

Fin de la Table.

126

Aragon : 2ième
Viollet le Duc 86 (qui n'est pas flatteur)
Gay

[illegible] [illegible]
[illegible]

